

N° 788

DIMANCHE 7 JANVIER 1912

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



UNE AUDACIEUSE ÉVASION, par MAURICE DEKOBRA

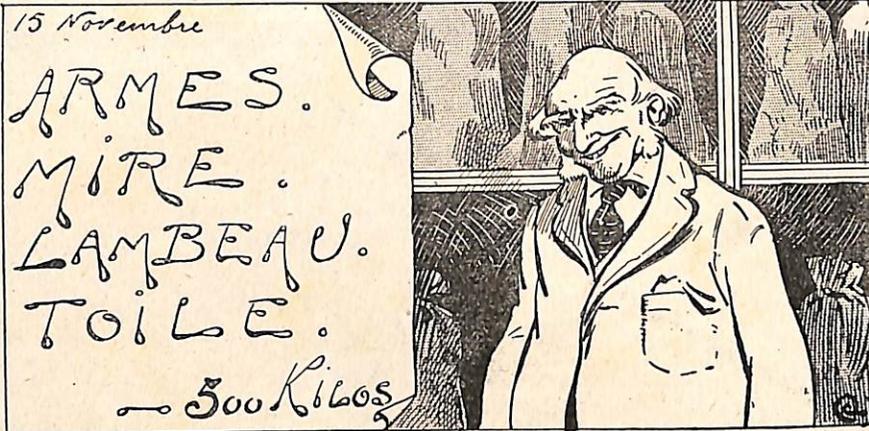
D'un coup de pied, nous primes notre élan et nous glissâmes le long du câble avec une vitesse qui s'accélérait peu à peu.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JANVIER



L'Ingénieur Commerçant

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de 3 mois, 6 mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET
Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :
Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

Passé le mois de Janvier, cette prime ne sera plus accordée qu'aux abonnés de six mois et d'un an.

PREMIÈRE QUESTION

Pour éviter les indiscretions, un ingénieur commerçant en denrées coloniales a pris l'habitude d'inscrire d'une façon toute spéciale les noms des marchandises qu'il achète. A son insu, nous sommes parvenus à trouver la clef de l'énigme. La voici : Ajoutez une lettre à chacun des mots inscrits de façon à former un mot nouveau. Le nom de la denrée achetée par notre marchand sera celui que vous formerez avec l'ensemble des lettres ajoutées.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte quatre questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 5 Février 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 4 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros de Janvier, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 10 Mars 1912.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} Prix — CINQUANTE FRANCS en espèces.
- 2^e Prix — UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle de la célèbre marque.
- 3^e Prix — UN RÉVEIL BIJOU nickel, mouvement garanti, avec joli écrin.

- 4^e au 8^e Prix — UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or contrôlé 18 carats.
- 9^e et 10^e Prix — UN ARTISTIQUE BRONZE, Éléphant sur socle albâtre.
- 11^e au 16^e Prix — UNE SUPERBE BRELOQUE, la Marguerite de l'amitié, bijou argent, pétales tournants.

- 17^e au 20^e Prix — UNE RAVISSANTE BONBONNIÈRE, avec miniature émaillée.
- 21^e au 35^e Prix — UN JOLI PORTE-CARTES, tout cuir.
- 36^e au 50^e Prix — UNE CHARMANTE LISEUSE, métal repoussé, façon vieil argent.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Nos lecteurs ont suivi avec intérêt la propagande faite par le Journal des Voyages et tous les articles parus ici-même depuis quelques mois, pour développer en France un mouvement analogue à celui qui a amené en Angleterre la création des Boy-Scouts. Grâce aux conseils de M. le lieutenant de vaisseau Benoît, promoteur de l'idée, grâce au concours de hautes personnalités et d'amis dévoués, grâce aussi, il faut le dire, aux encouragements de nos jeunes lecteurs enthousiasmés par notre projet, nous avons pu réussir dans notre entreprise. Nous sommes heureux d'annoncer ici que l'Association des Éclaireurs de France a été définitivement constituée et va entrer en activité. On trouvera ci-dessous un extrait des statuts qui seront envoyés gratuitement à toute personne qui en fera la demande. Les adhésions et cotisations peuvent être adressées dès maintenant à M. le Secrétaire général des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ASSOCIATION LES ÉCLAIREURS DE FRANCE

ARTICLE PREMIER. — Une Association, placée sous le régime de la loi du 1^{er} juillet 1901, est fondée sous le nom de : "LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (Boy-Scouts français)".

ART. 2. — Cette Association a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de boy-scouts français, dans le but de développer chez les jeunes gens français, la vigueur et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de la viguerie et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de la viguerie, le courage sous toutes ses formes, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur.

ART. 3. — Pour réaliser son objet, l'Association :
1^o Encouragera l'organisation de groupements locaux d'Éclaireurs ;
2^o Publiera des ouvrages, des notices et tous imprimés destinés à faire connaître les principes devant servir de base à l'organisation des groupements et de guide pour la conduite que doivent tenir les jeunes éclaireurs ;
3^o Organiser des conférences tant à Paris que dans les départements.

Si elle le juge nécessaire, l'Association publiera un bulletin donnant le compte rendu de ses travaux et tenant ses membres au courant de la marche des divers groupements.

ART. 4. — Le siège social est établi à Paris, 146, rue Montmartre.
Il pourra être changé par décision du Comité directeur, mais devra toujours être fixé à Paris.

ART. 5. — L'Association comprend :
1^o Des MEMBRES ACTIFS ;
2^o Des MEMBRES PARTICIPANTS.

L'admission d'un membre implique sa complète adhésion aux présents statuts et au règlement d'administration intérieure.

ART. 6. — Sont MEMBRES ACTIFS : Les instructeurs ; les éclaireurs.
Les membres actifs paient une cotisation annuelle de un franc.

Sont MEMBRES PARTICIPANTS les personnes qui s'intéressent au but de l'Association et qui par leur cotisation veulent contribuer à son développement.
Les membres participants se partagent en :
Membres associés qui paient une cotisation annuelle de 5 francs.

Membres donateurs qui s'engagent à verser une cotisation annuelle de 20 francs.
Membres perpétuels qui auront fait à l'Association un don d'au moins 500 francs.

En attendant la publication du Règlement d'administration intérieure que prépare le Comité directeur des Éclaireurs de France, nos lecteurs trouveront dans la brochure du lieutenant Benoît des indications suffisantes pour organiser des groupes d'éclaireurs. Cette brochure est envoyée franco contre la somme de 0 fr. 60 adressée en timbres-poste au Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les cotisations pourront être rachetées par un versement unique de 100 francs pour les membres associés, de 300 francs pour les membres donateurs. Tous ces membres seront dès lors dispensés de la cotisation annuelle.

ART. 7. — Les personnes qui donneront leur adhésion dans la première année de la fondation de la Société, c'est-à-dire d'ici la fin de l'année 1912, auront le titre de membres fondateurs.

Le Comité directeur pourra décerner le titre de membres d'honneur à ceux des membres de l'Association qui auront rendu à celle-ci des services importants.

ART. 8. — Il sera délivré à tous les membres, par les soins du Comité directeur, une carte individuelle valable pour un an.

ART. 9. — Les Éclaireurs doivent être âgés de onze ans au moins. Ils devront se munir d'une autorisation écrite de leurs parents ou tuteurs les autorisant à faire partie de l'Association et à en suivre les exercices.

ART. 10. — Les Éclaireurs sont organisés en groupes locaux dans les conditions déterminées par le règlement intérieur de l'Association.

ART. 12. — Les cotisations annuelles sont dues à partir du 1^{er} janvier de chaque année, quelle que soit la date à laquelle l'admission est prononcée, sauf, toutefois, en ce qui concerne les deux derniers mois de l'année. La cotisation est payable dans le courant du mois de janvier ; tout membre nouvellement admis devra acquitter sa cotisation dans le délai d'un mois.

Les Aventures de deux Convicts
Américains
Une
Audacieuse évasion

Sur la rive méridionale de l'American River, à trente milles environ de son confluent avec le Sacramento, se dresse un grand bâtiment sombre, entouré de hautes murailles : c'est la prison de Folsom qui, au printemps de 1911, fut le théâtre d'une des plus extraordinaires évasions dont le récit nous soit parvenu.

Deux convicts s'échappèrent en plein jour, devant une dizaine de geôliers armés jusqu'aux dents et ne furent capturés que soixante-quatre heures plus tard, dans la cale d'un paquebot amarré le long des quais de San-Francisco.

Le cerveau de cette aventure fut un nommé Alexander Hagan, ex-comédien dans un théâtre de troisième ordre, devenu par la suite chevalier d'industrie, escroc, voleur et condamné, pour cambriolage à main armée, à dix-huit ans de réclusion. Son complice s'appelait Michaël Mackenna. C'était un homme petit, nerveux, très courageux, mais dépourvu d'imagination et d'initiative, qualités que Hagan possédait au plus haut degré, et que stimulait encore la présence, dans un des États de l'Union, d'une femme qu'il adorait.

Mackenna, lui, n'avait été condamné qu'à douze ans de prison pour un vol commis l'année précédente à San-Diego.

Voici le récit de cette évasion tel qu'il fut écrit par Hagan, dans la solitude de son cachot.

« A la fin du mois d'août 1910, Mackenna et moi nous fûmes employés, avec quelques autres de nos compagnons, à faire des câbles de soutien au sommet d'un mât érigé dans la cour de la prison.

« Ce mât, haut de 120 pieds au moins, avait été dressé par Mackenna et par moi; on nous avait chargés de ce travail parce que je connaissais le métier de gréleur et parce que nous étions les seuls capables de nous maintenir à cette hauteur sans avoir le vertige.

« Ces câbles d'acier qui étayaient le mât avaient au moins deux centimètres de diamètre et étaient ancrés sur les côtés de la cour, au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Nous avions dû ancrer le quatrième câble au Nord, sur la rive opposée de l'American River. Ce câble avait au moins 200 mètres de long et comme la rive était à quarante pieds au-dessous du niveau du mât, le câble représentait une chute en pente douce de cent soixante pieds environ.

« Pendant plusieurs jours, nous construisimes une muraille de ciment sur l'autre rive, afin d'y pouvoir fixer l'extrémité du câble.

L'aventure de ces deux convicts américains est absolument authentique. Les autorités du bagne de Folsom, U. S. A. possèdent le manuscrit d'Alexander Hagan, l'un des deux héros de cette histoire.

« Un après-midi, la truelle à la main, je me reposais un instant, mes yeux suivaient machinalement la courbe gracieuse de ce câble qui partait de mes pieds pour aboutir de l'autre côté de l'eau, au mât planté dans le préau de la prison.

« Tout à coup, une idée germa dans mon cerveau. Pourquoi ce câble d'acier ne nous servirait-il pas de moyen d'évasion?

« Cette pensée m'ébranla si fortement que j'en laissai tomber ma truelle. Mackenna, qui avait observé mon agitation, me frappa sur l'épaule :

« — Qu'est-ce que c'est... un coup de soleil? me demanda-t-il.

« — Non, fis-je évāsivement... Je réfléchissais. »

« A partir de cet instant, je n'allais plus avoir qu'un but : réaliser cet audacieux projet.

« Lorsque le câble fut enfin tendu et ancré, je rassemblai des herbes et des branchages et je les empilai tout autour.

« — Pourquoi faites-vous cela? s'enquit le geôlier, qui me regardait avec méfiance.

« — Pourquoi? Mais parce que ce câble étant très long, ces branchages empêcheront le vent de trop l'ébranler.

« — Oui... vous avez raison. Continuez. »

« Mackenna, encouragé par moi, m'aida à disposer cette couche de broussaille, bien qu'il ne comprit pas le moins du monde l'utilité de ce travail. Le lendemain, lorsque mon camarade eut fini d'assujettir les câbles au sommet du mât, je pris soin d'épisser le câble du côté nord pour qu'il ne pût offrir aucun obstacle au glissement d'une roue, par exemple.

« Vers le 20 ou 25 décembre, je découvris par hasard et cachai précieusement au pied du mât une roue de huit centimètres de diamètre environ, dont la jante était concave. A la fin de janvier, je me procurai une barre d'acier pour passer dans la roue et une entrave en forme d'U. Quelques jours plus tard, je dérobai une corde longue de trois mètres, dont chaque extrémité était terminée par des anneaux tressés.

« Un dimanche matin, le 28 mars, tandis que nous nous promenions comme d'habitude dans le préau, je révélai mon plan à Mackenna et lui demandai à l'oreille s'il acceptait de risquer l'aventure. Il me fit signe que oui et me serra fortement la main.

« — Tiens-toi prêt pour demain, lui dis-je, car je crois qu'après, il serait trop tard. »

« Sur les collines, au Sud de la prison, se trouve une redoute dont les canons sont toujours braqués vers nous et entre le mât et la rivière plusieurs tourelles se dressent. Sur chacune d'elles une sentinelle veille, le fusil à la main.

« La rivière qui passe sous le câble du Nord est profonde et ses rapides écumant entre les rochers qui surgissent çà et là.

« Le lundi 29 mars, de bonne heure, j'allai trouver le geôlier O'Neill et je lui expliquai que je n'étais pas sûr d'avoir rivé solidement l'un des boulons qui maintiennent les câbles au sommet du mât. Je lui propo-

sai donc d'envoyer Mackenna en haut. Il y consentit.

« Mackenna grimpa avec son agilité habituelle; il avait dissimulé dans sa chemise la corde et moi la roue et l'entrave.

« Après avoir fait semblant de travailler pendant quelques minutes, il m'appela à son aide et je le rejoignis sur la plate-forme.

« — Est-ce que vous allez traverser la rivière? nous cria O'Neill en riant.

« — Autant nous suicider tout de suite! » répliquai-je sur le même ton.

« Cependant Mackenna tira un couteau qu'il avait caché dans sa sandale et il s'en servit pour découper nos uniformes de convicts, de sorte que nous n'aurions plus qu'un geste à faire pour nous en débarrasser. En quelques secondes, je plaçai la roue sur le câble et j'attachai l'entrave à la barre; puis je nouai la corde, coupée en deux, à l'entrave et je demandai à Mackenna s'il était prêt. Pour toute réponse, il passa son pied dans l'anneau... j'en fis autant et je criai :

« — En avant! »

« D'un coup de pied, nous primes notre élan et nous glissâmes le long du câble avec une vitesse qui s'accélérait peu à peu... Nous passâmes comme une flèche au-dessus de la tête de la sentinelle et, quelques secondes plus tard, nous étions précipités sur le tas de broussailles que j'avais eu la précaution de rassembler. Mackenna s'y enfonça jusqu'au cou et moi, je fus projeté dix mètres plus loin, sans cependant me faire le moindre mal.

« Aussitôt, nous ôtâmes nos uniformes et nous courûmes à travers la brousse.

« Rampant dans l'herbe quand les arbres ne nous protégeaient pas et détalant comme des cerfs quand nous traversions un bois, nous remontâmes le cours de l'American River, dans la direction de Newcastle.

« Vers midi, nous entendîmes dans le lointain les aboiements des *bloodhounds*¹ qu'on avait lancés sur nos traces. En conséquence je recommandai à Mackenna de courir à vingt ou vingt-cinq mètres de moi, pour que, si l'un de nous était attaqué, l'autre pût au moins le défendre.

« Après deux heures de course folle, après avoir plongé dans la rivière pour faire perdre notre trace aux chiens, dont les aboiements nous poursuivaient toujours, nous nous crûmes en sûreté et nous nous reposâmes un instant. Tout à coup, un craquement dans les broussailles à cinquante mètres de notre cachette nous fit dresser l'oreille et un long aboiement, plus rauque que les autres, me permit de reconnaître le chef de la meute : c'était un chien géant qui, se jetant sur moi, me happa au collet et me renversa en arrière, puis il s'élança sur mon compagnon qu'il mordit au bras droit.

« Mackenna hurla de douleur; je lui criai de se servir de son couteau. Mais il semblait paralysé par la frayeur; aussi, sans plus attendre, j'accourus à son secours, je tirai son couteau de sa ceinture et, d'un seul

1. Les *bloodhounds* sont des « chiens de sang » spécialement dressés pour la chasse aux bandits aux États-Unis.

coup, je coupai la gorge du chien. Nous jetâmes son corps dans la rivière et nous la traversâmes à la nage, car il me semblait que jamais on n'aurait l'idée de nous chercher sur la rive de la prison.

« La nuit était venue. A deux heures du matin, nous passâmes si près de l'établissement pénitencier que nous en aperçûmes les lumières. Bien que souffrant horriblement du froid, nous n'osions pas nous arrêter. Heureusement, nous trouvâmes sur notre route un camp de mineurs et j'eus la chance de découvrir dans une hutte abandonnée deux vieilles huppelandes, qui nous réchauffèrent un peu.

« Quand le jour parut, nous étions loin de la prison, mais nous avions bien faim. Le mardi soir, nous atteignîmes les entrepôts du chemin de fer, à Sacramento. Là, nous étant noirci le visage avec de la suie pour avoir l'air de chauffeurs mexicains, nous résolûmes d'entrer dans la ville et de demander à manger — en espagnol, puisque nous connaissions quelques mots de cette langue.

« Nous arpentâmes les faubourgs et, quoique mourant de faim, nous n'osâmes pas demander du pain. D'un commun accord, nous passâmes la rivière sur le pont du chemin de fer et nous trouvâmes à Yols un abri pour la nuit.

« Le matin, je rencontrai au bord de l'eau une brave femme qui voulut bien nous donner quelque nourriture.

« En flânant le long des berges de la rivière nous aperçûmes le vapeur *Modoc*, en partance pour San-Francisco, et à la nuit tombante, nous nous jetâmes dans l'eau et nous nous introduisîmes par un hublot dans la cale où nous trouvâmes un excellent abri derrière les barils vides. »

Hagan s'était trompé. Un des chauffeurs avait remarqué ces deux vagabonds comme ils s'étaient glissés par le hublot dans la cale et aussitôt il avait averti le commandant du *Modoc*. Celui-ci donna l'ordre de ne pas déranger ces passagers inattendus qu'il savait être les deux convicts, dont la fuite avait été signalée. Aussi, quand, vers trois heures du matin, le *Modoc* entra dans le port de San-Francisco, l'officier en second Donahue se rendit à la *police-station* et en ramena deux détectives qui, après quelques minutes de recherches, découvrirent Hagan et Mackenna.

Les deux fugitifs se laissèrent mettre les menottes et on les conduisit sous bonne escorte à la prison centrale.

Dans son cachot, Mackenna dormit comme un loir. Hagan, au contraire, désespéré à la pensée de ne pas revoir celle pour laquelle il avait combiné cette évasion, tenta de se pendre avec sa cravate qu'il avait attachée aux barreaux de sa fenêtre.

Le médecin de la prison le ramena à la vie. Il ne lui sut pas gré de ses soins éclairés, car, le lendemain, il réintégra, avec son compagnon la prison de Folsom, où la surveillance des gardiens allait s'exercer plus étroite encore et plus inexorable.

MAURICE DEKOBRA.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Be

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Première Partie. — Puebla.

Au Mexique, pendant la campagne des Français de 1866-67, le capitaine Vif-Argent, qui fait partie d'un corps franc, se couvre de gloire avec son ami Mistoufle en rendant les plus grands services à l'armée française. Mais plusieurs fois il se heurte à la troupe d'une jeune femme, la Hija Aljerez (fille lieutenant), fille du Mexicain Perez, qui commande une querilla de volontaires.

Vif-Argent a pu avec les zouaves enlever le drapeau mexicain du fort Loreto à Puebla et, le lendemain, la ville capitule. Avec ses fidèles il garde une des lignes d'investissement quand un groupe de cavaliers lancés à fond de train essaient de passer. Combat. Vif-Argent fait prisonnier le chef qui a essayé de le tuer.

CHAPITRE X (Suite.)

Les prisonniers ont été portés au camp. On les a installés, sans rudesse d'ailleurs, sous la plus grande tente.

« Faut leur fiche des oreillers ! dit La Bombe. Sans ça, ils auraient le sang à la tête, et on ne pourrait pas causer.

— J'en fais mon affaire ; allons, les zouzous, les sacs !... »

C'est Bec-Salé qui commande la manœuvre : on cale les épaules des Mexicains.

« Là, les voilà très bien sur le dos... »

Le vieux lascar a le respect des prisonniers.

Ça lui rappelle les Russes de Sébastopol, dont on était bien vite les copains. Alors il se dit qu'après tout les hommes ont les mêmes sous tous les climats ; qu'ils sont de chair et d'os les uns comme les autres.

Ces idées, il faut qu'il les exprime.

Il prend son air le plus martial et, le poing sur la hanche, la chéchia bien en arrière, il dit :

« Ça, tas de clampins, causons un peu. Vous avez voulu vous tirer les pattes, on ne vous en veut pas. Nous vous en avons empêché, c'était notre devoir.

« On s'est fichu des torgnoles, ça va encore bien.

« Maintenant, si vous n'êtes pas des gourdes, on peut s'entendre.

« Primo et d'un... Vous devez avoir soif.

« Répondez ! »

Dire qu'ils ont absolument compris serait excessif, les finesses de la langue française leur étant vraisemblablement étrangères. Mais Bec-Salé a accompagné sa dernière phrase d'un geste significatif.

Il a pris un litre dans une de ses mains et de l'autre lui a caressé la panse.

Et déjà la plupart des physionomies se détendent.

Reproduction et traduction réservées, voir les nos 770 à 787.

Un grognement lui répond qui peut passer pour un acquiescement.

La Bombe, qui est pour les situations nettes, empoigne un verre, le remplit à demi et le met aux lèvres du plus rébarbatif...

Le Mexicain boit goulument... et quand le verre est retiré, sa mâchoire s'élargit en un vaste sourire de remerciement.

« Hé ! bonne la tétée ! » fait La Bombe.

Le sourire se propage.

Bec-Salé prend une grande résolution et une attitude encore plus solennelle :

« Écoutez-moi, tas de prisonniers. Vous êtes ici dans le camp français, avec des soldats devant, derrière, en face et à côté.

« Si vous faisiez seulement un mouvement pour vous ensauver, vous recevriez autant de coups de crosse qu'il y a d'étoiles à votre ciel... Et ça n'est pas peu dire... »

« Alors, si vous promettez d'être bien sages, on va vous détacher les bras et les jambes... Le Français est généreux ! »

Alors, celui qui avait bu se trouve comme par hasard comprendre un peu le français et parler une espèce de jargon... qui ressemble à un cliquetis de noix cassées... mais qui veut tout de même dire quelque chose.

C'est la promesse de ne pas chercher à fuir...

Et cela par tous les saints du Paradis et par le sang du Christ...

Nos lascars, qui ne demandent qu'à être bons enfants, les dépouillent soigneusement de toutes leurs armes, puis les détachent... Cinq minutes après, c'est la fraternisation et comme tout le monde, vainqueurs et vaincus, a la luelle horriblement sèche, le vin circule, les langues se délient, on cause, on chante, même on s'embrasse.

« Ça ne rate jamais, dit Bec-Salé. Voilà la vraie façon de traiter les prisonniers.

— Mais dis donc, Bec-Salé, fait La Bombe qui commence à être très mouillé, qu'est-ce qu'est donc devenu Mistoufle avec son crabe?... »

— Le capitaine lui a donné des ordres... Ça ne nous regarde pas !... Nous, nous avons la garde de ces gaillards-là... Ouvrons l'œil... Verse encore une tournée... »

Mistoufle est un garçon gai, jovial, toujours prêt à la rigolade.

Mais quand il s'agit du service, c'est le plus sérieux, le plus discipliné des hommes. On lui a donné l'araignée — ou le crabe, comme dit La Bombe, — à garder.

Pas de danger qu'il commette une imprudence quelconque.

Il l'a emporté sur son dos.

« Vrai ! se raconte-t-il à lui-même, il n'est pas lourd, l'aztèque... Mais, faut faire attention quand même, il y a des petites bouteilles qui renferment des sales liqueurs... »

Il est arrivé à la tente de Vif-Argent.

Il dépose son fardeau sur le lit de camp, sur le dos.

L'autre n'a pas bougé.

Bien que sanglé très solidement, il ne profère pas la moindre plainte.

En vérité, il est laid, très laid.

Sa tête petite et osseuse ressemble à celle d'un mort, et la couleur de sa peau rappelle les plus antiques parchemins...

Les tempes sont creuses à y faire tenir des œufs. Les maxillaires ressortent. Entre les lèvres pâles, jaunâtres, apparaissent des dents d'une blancheur éclatante, pointues comme celles d'un loup.

Mistoufle l'examine curieusement.

C'est un véritable spécimen de la hideur humaine.

Ses épaules sont inégales. Les jambes sont torsées, les bras très longs se terminent par des mains d'une maigreur ascétique, pourvues d'ongles qui ressemblent à des griffes...

Son costume est de velours noir, serré à la taille par une ceinture de cuir rouge, avec une boucle toute sertie de rubis. Mistoufle remarque aussi qu'il porte des boucles d'oreilles et des bagues qui lui semblent d'un grand prix.

« Drôle de bonhomme, tout de même! fait-il. Un rude lapin et qui n'avait pas peur de se faire casser la margoulette... »

« C'est drôle ce qu'il ressemble peu à ceux dont il est probablement le chef... »

« Voyons! Inutile de lui laisser des armes! Je vais commencer par le fouiller... Je n'ai pas le droit d'être imprudent... »

Mistoufle enlève de sa ceinture un couteau, au manche damasquiné et orné de pierres précieuses... De ses poches une paire de pistolets, véritables bijoux d'orfèvrerie.

« Qu'est-ce que ça peut être que cet être-là! murmure-t-il tout en le tâtant sur toutes les coutures; en tout cas, un richard qui ferait bien mieux de manger tranquillement son argent que de nous chercher des misères... Mais bah! le voilà réduit à l'impuissance... »

« Ce n'est pas celui-là qui nous taillera des croupières... »

Il vient regarder de près ses liens :

« Hum! fait-il. Ça doit lui entrer rudement dans la chair... Peut-être bien qu'on pourrait desserrer ça... Il est peut-être évanoui, car il ne bouge pas plus qu'une momie!... »

Mistoufle est fort embarrassé. Il n'est pas mauvais gars, et il a horreur de la souffrance des autres.

Il avance les mains sur ce corps immobile et touche les cordes.

Mais il n'agit pas. Un instinct lui dit que cet être d'apparence si faible est un adversaire dangereux et qu'il lui faut se défier.

« Vif-Argent m'a dit que je lui en répondais sur ma tête... Pas de bêtises! D'autant que j'ai idée qu'il y aura grand intérêt à causer avec ce particulier-là... »

L'homme est sur le dos, la tête plus haute que les pieds, les yeux clos, immobile et impassible.

Si son cœur ne battait pas, ce serait à croire qu'il est passé de vie à trépas.

Mistoufle s'assied bien d'aplomb sur sa chaise, croise les jambes et ne le quitte pas du regard.

Seulement, il allume une pipe pour charmer les loisirs de sa garde.



CAPITAINE VIF-ARGENT

« Ce n'est pas celui-là qui nous taillera des croupières, » dit Mistoufle en regardant les liens du prisonnier. (P. 93, col. 1.)

Il s'amuse à réfléchir, sans se départir un seul instant de sa surveillance.

Est-ce la fin de la guerre?

A raisonner logiquement, ça devrait maintenant ne plus durer plus d'un ou deux mois, il n'est pas à croire que Mexico résiste longtemps, et alors, Vera-Cruz étant déjà au pouvoir des Français, on sera maître des trois grandes places du pays...

La résistance deviendra impossible. Il faudra bien qu'on se soumette...

« Tiens! Qu'est-ce qu'il y a donc de changé? Ah! il a ouvert les yeux... »

En effet, l'homme, sans faire un mouvement, a écarté ses paupières et les yeux sont apparus.

« Quels drôles de z'yeux! fait Mistoufle. Bien bizarres, avec cette prunelle de chat au milieu d'un cercle blanc... et il me regarde, il me regarde! Est-ce que, par hasard, il croit qu'il fera baisser les yeux à un las-car comme moi... »

« Tu ne me connais pas, mon vieux.

« Drôles de z'yeux, tout de même! »

Fort étranges, en vérité. Il semble qu'il s'en échappe des rayons pâles qui enveloppent et éblouissent à la fois...

Mistoufle ne peut plus en détacher les siens. Une bizarre sensation l'envahit, on dirait que ce sont des pointes de feu qui entrent dans sa tête.

Il a bien la notion d'un effet singulier, auquel il doit se soustraire.

Il cherche à se raidir... Ses muscles et ses nerfs lui font l'effet de n'être plus que des cordes mouillées...

Il veut parler... entendre le son de sa propre voix: ce serait, semble-t-il, une libération de cette impression d'engourdissement lourd, qui augmente, augmente toujours...

Il voudrait ne plus regarder ces yeux. Il ne le peut pas. Une chaîne invisible les rive les uns aux autres.

Le plus atroce, c'est que Mistoufle a conservé toute la clarté de son intellect. Il sait maintenant que cet homme emploie contre lui une arme mystérieuse, fantastique... qu'il est de son devoir de se jeter sur lui, de le prendre à la gorge, de le tuer...

Il va manquer à la mission que lui a donnée Vif-Argent... Il désobéira, il aura honte de lui-même.

Oh! maintenant, ce regard lui fait mal, comme si une vrille lui entrainait dans le cerveau... C'est un supplice intolérable, il voudrait se dres-

ser, crier, appeler à l'aide.

Il se fait sous son crâne une sorte de brisement... puis un tourbillon de lumières, d'étincelles... une suffocation...

Puis plus rien!

« Eh bien! camarade Mistoufle, je t'ai fait attendre... C'est ce commandant qui m'a retenu... »

« Tiens! pas de lumière! Hé! Mistoufle!

« Il n'est plus là!... Qu'est-ce que cela veut dire?... »

Il cherche son briquet... des allumettes...

De nouveau, la lumière a jailli...

Vif-Argent pousse un cri horrible.

Mistoufle est sur sa chaise, raide comme une statue de cire, la tête rejetée en avant, les yeux révulsés, comme mort...

Il court à lui, le saisit dans ses bras :

« Mistoufle! Mon Mistoufle! Entends-moi! C'est Vif-Argent ton ami, ton frère! »

Il va vers le coin de la tente, prend la cruche d'eau, y trempe son mouchoir...

et mouille les tempes de Mistoufle qui reste insensible. De la pointe de son couteau, il lui désserre les dents et fait couler dans sa bouche quelques gouttes d'eau-de-vie...

Le temps passe. Vif-Ar-gent voudrait appeler le major. Mais il n'ose pas quitter son compagnon.

Tout à coup, il pense au prisonnier... L'homme qui devait être là a disparu... Oh! le misérable! Il a empoisonné Mistoufle...

Cette fois, Vif-Ar-gent va à la porte de la tente :

« A moi! A l'aide! Mistoufle se meurt! »

Les camarades accourent... On s'empresse.

Un interne de l'ambulance est appelé.

Il examine Mistoufle, puis éloignant du geste les amis qui empêchent la circulation de l'air :

« Monsieur Vif-Ar-gent, dit-il, tendez vos bras pour empêcher cet homme de tomber... »

Il lui pose les deux mains sur le front, les écarte lentement, agite les doigts comme s'il égrenait quelque chose... puis, de ses deux pouces, il presse les globes des yeux... et vigoureusement souffle sur le front...

Mistoufle a tressailli... Le jeune interne active ses passes...

« Attention! » fait-il.

Et, soudain, Mistoufle se dresse, comme sous la pression d'un ressort; il se rejette en arrière si violemment que, si Vif-Ar-gent ne le recevait dans ses bras, il se briserait la tête sur le sol. Puis ses yeux s'ouvrent... Il regarde, effaré, autour de lui et avec une rapidité prestigieuse.

Il voit la place qu'occupait tout à l'heure l'être fantastique et crie :

« Ah! je suis un misérable... Le bandit s'est évadé!... »

Et il tombe sur l'épaule de Vif-Ar-gent, qui l'embrasse et cherche à le reconforter.

L'interne explique... Le cas n'est pas douteux. C'est du magnétisme, de l'hypnotisme...

« Ah! les yeux! les yeux! s'écrie Mistoufle, des regards de démon!... »

— Qu'est ceci? » fait Vif-Ar-gent, en avisant sur la couchette un papier sur lequel quelques mots sont écrits.

Il lit à haute voix :

« Aux chiens français, Bartolomeo Perez, haine à mort! »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE
(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

PETITES DANSEUSES AUX PHILIPPINES LES DEUX ÉTOILES DE MANILLE

DANS l'antiquité, le métier de danseuse était



Tout chef indigène qui reçoit dans sa capitale la visite de hauts fonctionnaires américains se croit obligé, pour les réceptions qu'il organise, de faire venir Paquita et Encarnacion, les deux étoiles de Manille.

« pour ainsi dire monopolisé par certaines races; si cette coutume a disparu dans le monde occidental, elle est restée en vigueur dans tous les pays d'Orient, et même sur le littoral africain de la Méditerranée.

Les Philippines ne forment pas exception à la

régle. Dans toutes les fêtes publiques, les danses sont exécutées par des femmes appartenant toutes à la même tribu, et qui voyagent de province en province, en se rendant chez les notables qui les ont commandées à l'avance.

Les danseuses apprennent de bonne heure

leur métier et elles acquièrent parfois tant d'habileté dès leur jeune âge, qu'il en est qui gagnent déjà largement leur vie à dix ou douze ans.

Les deux fillettes que nous présente cet instantané sont bien connues dans les principales villes de l'archipel : Paquita et Encarnacion (tels sont leurs noms) ont figuré souvent dans les fêtes de charité organisées à Manille.

Il faut les voir décrire leurs gestes rythmiques lents et cadencés, avant de se tordre follement dans des contorsions qui ne sont pas dépourvues d'une grâce sauvage.

Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'elles ne châtiment que rarement. Tout

chef indigène qui reçoit dans sa petite capitale la visite d'un haut fonctionnaire américain — et c'est une réception de ce genre que nous expose la photographie ci-jointe — se croit obligé d'appeler à son secours Encarnacion et Paquita!

CHRISTIAN BOREL.

UNE CHASSE A INTERDIRE La Mise à mort d'un Éléphant femelle

Il n'y aurait qu'à rire de cette photographie — un éléphant se flairant du bout de sa trompe le crâne d'un adulte de son espèce — si l'auteur n'avait pris soin de préciser que ce crâne est celui de la mère du jeune pachyderme!

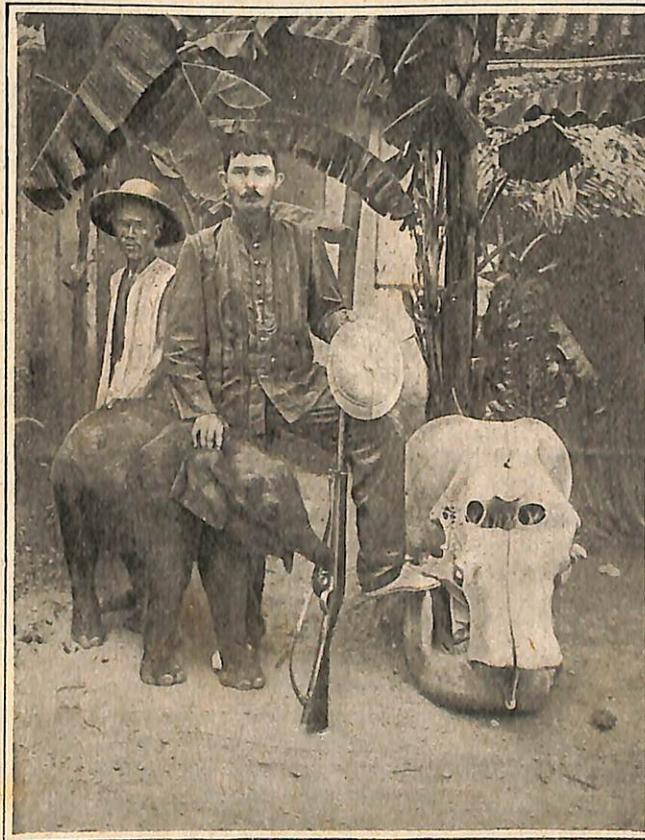
A ce détail, les âmes sensibles — et je conviens franchement que je suis du nombre — se sentiront émus de pitié.

Le chasseur qui s'est fait photographier entre ce trophée macabre et ce trophée vivant est probablement fier de son œuvre. Mais je vous confesse que ce genre de gloire ne me rend pas envieux.

Tuer une pauvre mère en charge d'un nouveau-né, voilà une prouesse qui répugne à un vrai sportsman. Et l'on ne peut qu'approuver hautement les puissances coloniales qui considèrent comme un délit la mise à mort d'un éléphant femelle.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà déploré, la France n'est pas du nombre de ces puissances; et tous les amateurs de massacres ont le droit, dans nos colonies africaines, d'abattre tous les éléphants qu'ils y rencontrent sans égard au sexe ou à l'âge.

V. R.



LA MISE A MORT D'UN ÉLÉPHANT FEMELLE

Fier de son exploit, ce massacreur de grands fauves a posé devant l'objectif, près de ce trophée macabre qui est précisément le crâne de la mère du jeune éléphant qu'il tient à ses côtés.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie.

Une Mission Secrète.

Pour assurer au Mikado la suprématie du Japon sur les océans Pacifique et Indien, le général Uko est chargé de partir en mission secrète en emportant un paquet contenant un pantalon qui lui est remis à Paris par le conseiller d'ambassade Arakiri. Mais on avait complé sans Midoulet, agent de renseignements, qui, ayant surpris le complot, part à la recherche du fameux pantalon qui cache les secrets d'État.

Marcel Tibérade, jeune savant, aime en secret la belle Sika, fille du général, qu'il a eu le bonheur de sauver d'un accident d'automobile. En reconnaissance, l'ambassadeur japonais l'attache à sa personne, et pour mener à bien son étrange mission lui confie le précieux pantalon avec ordre de le suivre partout sans avoir l'air de le connaître. Tibérade part avec sa petite cousine Emmie.

Mais, à Brindisi, Midoulet dévoile à Tibérade la mission du général. Pendant ce temps le bateau est parti pour Port-Saïd avec la malle contenant le fameux document. N'importe, on l'y retrouvera, mais Tibérade dit au général qu'il cessera là son voyage.

Chapitre VI

EMMIE TROUVE SIMPLE CE QUE MARCEL ESTIME COMPLIQUÉ

D'un pas paisible, il se dirigea vers la porte et sortit, laissant les deux cousins seuls.

Alors Marcel se jeta sur une chaise et, se cachant le visage dans ses mains, il gémit :

« Adieu, le rêve ! »

Mais deux bras entourèrent son cou, la joue fraîche de sa petite cousine s'appuya contre sa joue et la gamine prononça avec toute l'autorité d'un pédagogue :

« Il ne faut jamais dire adieu au rêve.

— Pourtant, il me semble...

— Il te semble mal, voilà tout. »

Son assurance éveilla l'attention de son interlocuteur.

« Ah ça ! petite, qu'espères-tu donc ? »

Il y eut sur le visage de la fillette comme une indécision rapide, mais ce fut si fugitif qu'aucun observateur n'eût osé affirmer la réalité de l'impression.

« J'espère, j'espère, fit-elle... Est-ce que

je sais ? Rien de précis. Seulement, quand une jeune Sika vient tout exprès du Japon à Paris pour ligoter de ses cheveux blonds le cœur d'un honnête garçon comme toi... eh bien... là... eh bien, il n'est pas possible que cela ne finisse pas par un mariage.

— Tais-toi, tais-toi... C'est de la folie... la riche héritière, la fille d'un ambassadeur épouser le pauvre hère que je suis... c'est fou...

— Ce que tu racontes est fou... la fortune, l'ambassadeur, qu'est-ce que cela fait ? »

doute : Mlle Sika me plaît infiniment. Reste donc uniquement à savoir si elle me rencontre avec plaisir.

— Voilà le hic, » soupira Tibérade dont le sourire s'effaça.

Mais vite la fillette reprit :

« Tu es dans ton rôle d'homme modeste. Tu ne saurais répondre à la question.

— Alors ?

— Alors, je répondrai pour toi.

— Et tu diras ?

— Ah ! ah ! plaisanta la petite, ceci vous intéresse, monsieur mon cousin, je suis sûre qu'à cette heure j'avance en âge, j'ai plus de quatorze ans, n'est-ce pas ?

— Tu as surtout la manie des parenthèses. Je te ramène dans la voie. Que diras-tu ?

— Je suis bonne fille, je ne te ferai pas droguer davantage... je dirai donc... »

La phrase commencée demeura suspendue.

Des coups timides venaient d'être frappés à la porte de la chambre voisine, réservée à Emmie.

« On frappe chez moi, dit-elle, je vais voir. Ne t'impatiente pas, je reviens. »

Elle avait disparu par la porte de communication qu'elle avait laissée entrouverte.

Machinalement Tibérade prêtait l'oreille. Il entendit les pas légers de la fillette traversant la chambre, le craquement de la serrure, le glissement du battant tournant sur ses gonds.

Et soudain son cœur cessa de battre, un nuage s'épanchait sur ses yeux. La voix assourdie d'Emmie arrivait à son oreille et cette voix disait :

« Mlle Sika ! Vous ? »

Un chuchotement non perceptible suivit et de nouveau l'organe cristallin de la fillette :

« Vous avez pleuré... Si, si... Inutile de nier, vos yeux sont rouges... »

Nouveau chuchotement, auquel la petite répliqua :

« Vous pensez !... J'ai pleuré dans ma vie, pas souvent, je crois que les pauvres le sont de larmes comme d'argent ; mais enfin je sais ce que je dis et vous avez bien tort d'essayer des cachotteries inutiles. Du reste, si vous êtes venue à moi, c'était pour me raconter quelque chose. »

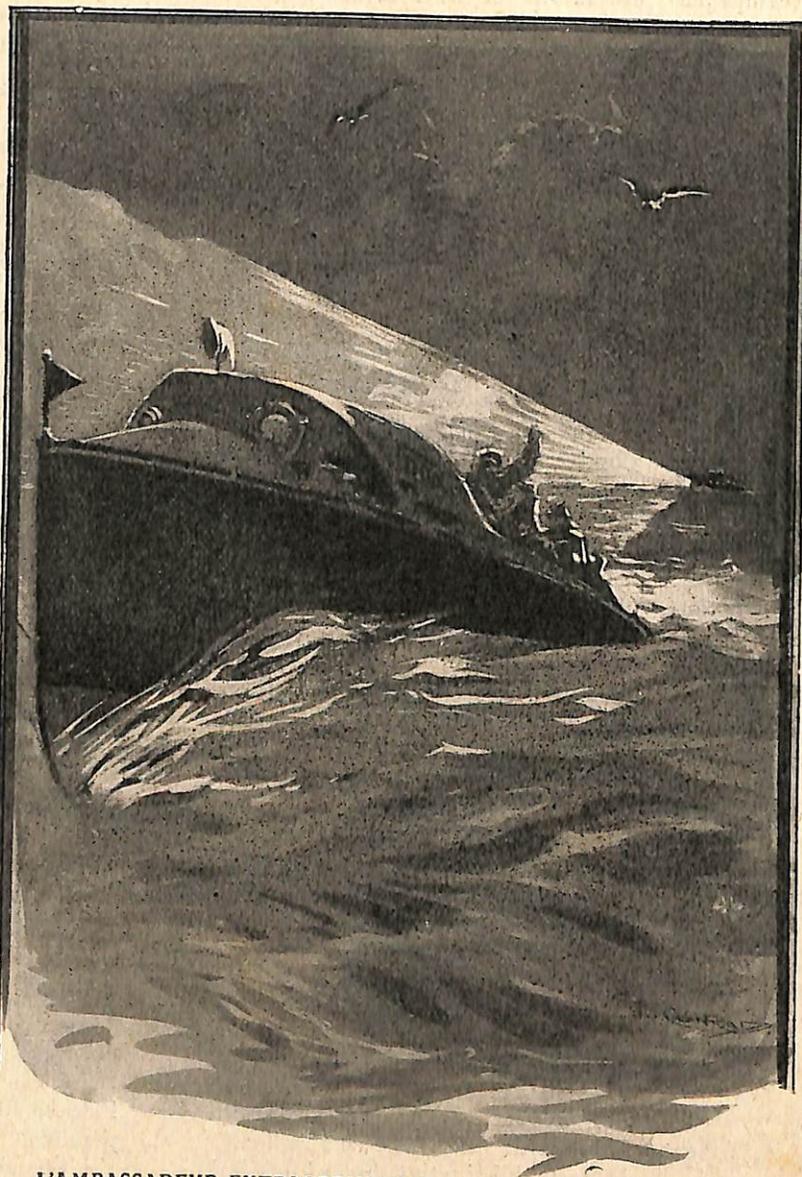
Cette fois, la voix de Sika s'éleva un peu et Tibérade perçut ces mots :

« Mon père m'a dit qu'à Port-Saïd... »

— Nous nous séparerions ?

— Oui.

— Eh bien, mademoiselle Sika, cela m'aurait fait pleurer comme vous, si je n'étais per-



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Un rayon lumineux courait à la surface de l'eau. (P. 97, col. 2.)

Il secoua tristement la tête :

« Ah ! petite souris, comme on voit que tu as seulement quatorze ans !

— Ah ! ça se voit tant que ça... Eh bien, moi je vois que tu raisonnes comme un vieux bonze, vieux, vieux, comme les carpes de Fontainebleau. »

La boutade le fit sourire.

« Si vieux que les carpes ? »

— Oui, monsieur mon cousin. Car, si vous étiez jeune, ainsi que je vous croyais encore tout à l'heure, vous vous diriez ceci : Pour se marier, il faut être deux, deux qui se plaisent. Or, pour moi, il n'y a pas de

suadée que la séparation n'aura pas lieu.

— Vrai? » s'exclama la jolie Japonaise.

Il n'y avait pas à se méprendre sur le sentiment joyeux qui pétillait dans ce monosyllabe.

Mais Tibérade frissonna de tout son être. Sa cousine reprenait :

« Vous avouez donc. C'est pour cela que vous aviez gros cœur. »

Un court silence, et Sika répliqua :

« Je vous aime beaucoup, Emmie. Vous êtes si gaie, si gentille... et puis hier, votre courage... venir chez des bandits... à ce moment-là, vous ne saviez pas que... »

— Mais mon cousin aussi a accompagné votre père...

— Oui, mais la bravoure est plus naturelle chez un homme...

— Alors vous ne lui avez aucune gratitude?

— Mais si, mais si, » s'écria la jeune fille, qui s'arrêta net et devint écarlate.

Tibérade écoutait toujours, sa vie lui semblant suspendue à ces répliques qui s'échangeaient dans la pièce voisine.

Un bruit de baisers, un murmure de rires étouffés, puis le son de la porte refermée. Presque aussitôt Emmie reparut.

Elle vint à son cousin et avec une gravité comique :

« Quand j'ai été dérangée par une visite... blonde, j'étais sur le point de te dire... »

— Oui, oui, petite souris, tu allais prononcer des paroles...

— Inoubliables, acheva-t-elle gaiement. A présent j'espère que tu m'en dispenseras.

— Pourquoi?

— Parce que la voix de Sika est plus jolie que la mienne et que jamais je n'aurais osé être aussi affirmative qu'elle.

— Comment affirmative?

— Dame, pleurer à l'idée de ne plus nous voir.

— Petite masque! C'était toi qu'elle regrettait. Elle l'a dit assez clairement.

— Donc, ce n'est pas vrai.

— Pas vrai?

— Naturellement; une jeune fille ne peut pas s'écrier: « Je pleure le départ de M. Marcel. » Alors c'est moi qu'elle charge de tous ses regrets.

— Une supposition.

— Une certitude, cousin. »

Et d'un ton doctoral véritablement réjouissant, la fillette ajouta :

« Je n'ai que quatorze ans, comme tu dis; seulement, je comprends la psychologie féminine mieux que toi. »

Elle leva son index fuselé en l'air pour achever :

« Toi-même devrais te souvenir de cette phrase du peu galant philosophe Schopenhauer que tu m'as fait étudier de façon générale :

« La femme, par une fausse croyance, une délicatesse morbide, se complait seulement à côté de la vérité. »

Ou encore celle-ci du si ennuyeux Nietzsche :

« Avouer du geste, du regard, de l'habitude, et nier en même temps par la parole,

constitue l'antinomie caractéristique de l'entité féminine. »

Laissant là son cousin, stupéfié par ce déluge de citations qui démontraient, à tout le moins, qu'Emmie avait bien profité de ses leçons, celle-ci se dirigea vers la porte à cloche-pied, l'ouvrit et s'inclinant cérémonieusement :

« Si monsieur mon cousin veut me conduire à la promenade, j'en serai charmée. »

Il obéit à l'appel, souriant à la fillette, qui déjà descendait l'escalier. Il eût été ahuri de ce qui se passait dans la jeune cervelle de sa cousine, s'il avait pu l'entendre murmurer avec la conviction d'une aïeule s'occupant du bonheur de ses petits-enfants :

« Ces pauvres petits, on ne les séparera pas... Si Marcel remet le pantalon au général, tout est rompu. Il ne faut donc pas qu'il puisse le lui rendre. »

Elle secoua la tête avec énergie avant de conclure :

« Et il ne le lui rendra pas ! »

Chapitre VII

UN MATCH AUSSI MARITIME QU'INVOLONTAIRE

Trois jours ont passé. Sur le quai dal Commercio, le général et ses amis sont sur le point d'embarquer. Ils se sont arrêtés près d'un escalier taillé dans le « molo » (le môle), au bas duquel se balance un long canot automobile.

A l'avant, le mousse, à la physionomie malicieuse, est debout, pour aider les passagers à prendre pied dans l'embarcation.

Auprès des voyageurs un gaillard très brun, râblé, exubérant, parle sans cesse.

C'est le constructeur, auquel Uko a loué le bateau, qui a tenu à venir en personne assister au départ.

Et il parle, faisant demandes et réponses.

« Vous vous rendez compte, Excellence général, que tout est paré... Le mécanicien Tomaso, un praticien réputé, je l'affirme, par tous les saints del Paradiso, est à la machine; le mousse Picciolo, vous le voyez là sous vos yeux. Quant aux vivres et essence... huit jours assurés... J'ai tenu à assister moi-même à l'arrimage.

— Alors embarquons ! » prononça Emmie qui, en vraie Parisienne, s'énevrait visiblement du bavardage de l'Italien.

Mais celui-ci retint encore le général.

« Dans la cabine, vous trouverez couvertures, oreillers, etc. J'ai voulu assurer toute satisfaction à Votre Excellence. »

Enfin Uko réussissait à se débarrasser du personnage, et Sika sautait légèrement dans le canot, suivie par Emmie, Marcel et enfin par son père.

« En avant ! » commanda ce dernier, dès que le mousse Picciolo eut repris sa place au gouvernail.

Et tandis que la chaloupe se met en marche avec un ronronnement du moteur, le constructeur, sans rancune pour la façon un peu cavalière dont ses clients se séparent de lui, leur crie en agitant un superbe mouchoir, grand comme une voile

de misaine et historié d'écussons, de vues du pays :

« Bon voyage! Traversée *doulcissime* à Vos Seigneuries... à la faveur de vous revoir à Brindisi. »

L'hélice tourne avec une vitesse uniformément accélérée, le bouillonnement de l'eau à l'arrière augmente. Le petit navire file entre les bateaux amarrés dans le bassin, rase les tartanes aux voiles triangulaires, se glisse entre les feux marquant l'entrée du port. On est en mer, on pousse au large, laissant en arrière la côte dont les découpures s'atténuent en un brouillard imprécis teinté de mauve.

Les jeunes filles, Emmie surtout qui voyageait, on le sait, pour la première fois, regardaient, intéressées par les barques de pêche que l'on croisait à chaque instant.

Soudain, Emmie désigna un point lointain.

« Qu'est-ce que cela? »

Et portant à ses yeux la jumelle marine de sa compagne, elle reprit :

« Mais c'est un canot... Pas de voiles, pas d'avirons... Ah çà! ce serait donc un automobile comme le nôtre? »

Tibérade et le Japonais, intrigués par les exclamations de la fillette, observèrent également l'objet signalé.

Seulement, de cet examen naquit une surprise nouvelle.

« Monsieur Tibérade ! »

— Général?

— Ai-je la berlue? Il me semble que ce canot suit rigoureusement le même chemin que nous.

— Oh! Au sortir d'un port... tous les bateaux circulent sur une même ligne.

— Vous avez sans doute raison. »

Néanmoins, les lorgnettes ne quittèrent plus l'embarcation suspecte et, au bout d'une demi-heure, il fallut bien constater que sa route se confondait d'étonnante façon avec celle du n° 4 que les voyageurs occupaient.

« Par les 10,000 bouddhas bienfaisants, gronda le Japonais, ce canot nous chasse à vue. »

Et Marcel hochant la tête d'un air de doute :

« Nous allons bien voir. »

Sur ces mots, Uko rejoignit le mousse Picciolo, qui, tout à son gouvernail, ne paraissait pas avoir remarqué l'incident.

« Changez de direction, lui dit-il, je veux m'assurer des intentions de ce bateau dont les manœuvres m'inquiètent. »

Picciolo donna un coup de barre à bâbord, mais l'abattée du n° 4 s'était à peine indiquée, que l'embarcation inquiétante exécutait à son tour le même mouvement.

« Plus de doute, grommela Tibérade, on nous donne la chasse. »

— Droit sur ce canot ! » fit le général d'une voix rageuse.

Sous l'impulsion du mousse, le n° 4 vira de bord. Aussitôt le canot mystérieux tourna sur lui-même et prit chasse, maintenant la distance qui séparait les deux esquifs. C'était trop fort.

Marcel, Sika, Emmie, applaudirent le

Japonais lorsque, venant au mécanicien Tomaso, il clama :

« Forcez de vitesse ! »

Sans doute l'autre bateau força également, car le n° 4, dont la membrure tremblait sous la rotation accélérée de l'arbre de l'hélice, le poursuivit durant vingt minutes sans le gagner d'une brasse.

Chez tous, l'impuissance de joindre le fuyard se traduisait par une irritation grandissante.

Et tous furent atterrés quand le mécanicien, avec une indifférence totale, déclara :

« Inutile de continuer, nous perdons notre temps.

— Vous croyez. Nous ne pouvons marcher plus vite ?

— Non. Et le canot là-bas le pourrait, lui !

— Ah çà ! vous le connaissez donc ?

— Bien sûr... Il était du raid Tripoli-Brindisi.

— Hein ?

— Le n° 2... Si j'avais été au chantier quand vous avez loué, c'est celui-là que je vous aurais conseillé de choisir. Il tient la mer mieux que les autres et a une supériorité de marche indiscutable.

— Mais pourquoi nous suit-il ?

— Ça, je n'en sais rien. Seulement, quand le client a fait sa location, il devait déjà avoir son idée, car il a essayé les embarcations et a jeté son dévolu sur le n° 2, le plus vélocé, qu'il a dit. »

Les voyageurs s'entre-regardèrent avec inquiétude. Dans l'esprit de tous l'image de Midoulet s'était dessinée.

« Quel aspect a ce « client » ? murmura le général.

— C'est un bonhomme de haute taille, imberbé, les yeux bleu d'acier, la face maigre.

— C'est lui ! » s'écrièrent les passagers d'une seule voix.

Et se tournant vers le mousse Picciolo :

« Reprends notre direction première, petit, ordonna le général qui continua, en s'adressant à ses compagnons :

« Tant qu'il nous verra, il ne faut pas songer à lui brûler la politesse.

— Alors.

— Alors, je compte sur la nuit.

— Pour ?

— Pour changer de route, sans qu'il soit à même de s'en apercevoir. A l'aube, nous serons hors de vue.

— Bravo ! Ça c'est une crâne idée. »

L'approbation jaillit des lèvres d'Emmie et dérida ses compagnons.

Évidemment, il convenait de ne plus s'occuper du canot 2 tant que la lumière se ferait la complice de l'agent.

Les ténèbres venues, rien de plus simple que de lui fausser compagnie.

A lui l'appui du soleil ; à eux le secours de la nuit propice aux fugitifs.

L'espoir du succès mit tout le monde en belle humeur, et les oreilles de l'agent durent tinter, car les plaisanteries à son adresse ne furent pas épargnées.

Le jour s'écoula, le crépuscule sema sur

la mer sa cendre grise qui, se fonçant peu à peu, se transforma en nuit opaque.

On avait interdit à Picciolo d'allumer le feu de position.

Sans doute, on risquait ainsi d'être abordé par une autre barque ; mais il importait d'éviter tout ce qui aurait pu renseigner l'agent sur la direction suivie.

La nuit complète enveloppait le n° 4 ainsi qu'une cloche d'ombre.

« Barre à tribord ! » commanda le général.

Et le mousse ayant exécuté l'ordre donné, le canot, abandonnant la route de l'Est, pointa son avant vers la côte d'Afrique, invisible dans les ténèbres, mais que tous savaient étendre ses falaises et ses plages sablonneuses à six cents kilomètres dans le Sud.

Une acclamation salua le virage, mais elle s'acheva en murmure désappointé.

Une soudaine clarté s'était allumée au loin, un rayon lumineux s'en détachait, courant à la surface des flots, tel un bras géant tendu à la recherche d'une proie.

« Au diable ! gémit Tibérade, il a un projecteur. Il a tout prévu, ce satané agent. »

Au fond, le jeune homme n'éprouvait qu'une contrariété mitigée. Après tout, il s'agissait d'empêcher une trahison contre la France.

Le rayon, d'ailleurs, dans sa course circulaire, avait rencontré le canot n° 4, et désormais, il l'accompagnait avec obstination.

Le bateau le plus rapide n'eût pas été capable de lutter contre cet adversaire lumineux, la lumière parcourant 80,000 lieues par seconde.

D'un ton découragé, Uko bégaya :

« Remettez le cap à l'Est. Il n'y a rien à faire ! »

Désormais, il fallait se résigner. Le canot automobile 2 resterait dans le sillage du n° 4, autant qu'il lui plairait.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

CROYANCES CONCOLAISES

L'Origine des Singes



Certaines tribus du Haut-Congo se sont fait une singulière opinion sur l'origine des singes, à ce que rapporte un ancien compagnon de Stanley, Herbert Ward.

L'une d'elles, qui habitait sur les bords du Congo, près de Bololo, et qui était très pauvre, se trouvait accablée par le poids de ses dettes envers les tribus voisines. Les créanciers se montraient impitoyables et menaçants.

Alors les malheureux débiteurs, pour échapper aux persécutions, allèrent se réfugier dans la grande forêt. Ils y restèrent longtemps, très longtemps, vivant dans la plus grande pénurie.

A la suite des privations dont ils souffraient, ils dégénérent peu à peu ; des poils leur poussèrent sur le corps. Ils renoncèrent à parler, de peur d'être reconnus, et se tinrent dans les arbres, de peur d'être pris. Leur nature physique était entièrement transformée ; ils devinrent ces êtres qui semblent avoir gardé encore aujourd'hui quelque chose d'humain, les singes.

A. C.

La

UNE GUERRE DE PARTISANS

Chouannerie portugaise



L'histoire se répète ! Après avoir renversé, comme le fit la France en 1791, un régime monarchique multiséculaire, le Portugal se trouve en proie, lui aussi, à une série de soulèvements partiels qui, sans prendre le caractère farouche qu'eut notre propre chouannerie, lui ressemblent singulièrement.

Comme on le sait, tandis que le pays acceptait généralement le régime républicain, le Nord du Portugal hésitait à l'acclamer. Dans la région de Porto, mais surtout dans la province de Tras-os-Montes, les partisans de la royauté ne tardaient pas à relever la tête et même à prendre les armes.

Pour bien saisir l'importance et le caractère du mouvement, il ne faut pas perdre de vue que Lisbonne et Porto, les deux principales villes du Portugal, ont toujours été jalouses l'une de l'autre.

Et il est permis de croire que, si la conspiration qui coûta au jeune roi son trône et sa couronne avait éclaté à Porto, Lisbonne serait restée royaliste !

La province de Tras-os-Montes se prête admirablement à la guerre de partisans, mieux encore que la Vendée et la Bretagne. Les quelques routes qui la traversent décrivent de nombreux lacets, imposés par la configuration montagneuse du pays, et il est très facile à des hommes résolus d'arrêter une armée en marche.

Le voisinage de la frontière espagnole ne peut que favoriser les soulèvements, puisque les insurgés, quand ils sont serrés de trop près par les colonnes de réguliers, n'ont qu'à se jeter dans la montagne. En quelques heures, ils peuvent se mettre en sûreté en territoire espagnol.

Il est difficile de prédire ce que deviendra le mouvement et combien de temps il durera. Comme les chefs de la révolte ont recruté leurs partisans parmi les paysans, ils peuvent traîner les choses en longueur et énerver leurs adversaires.

Tout est en leur faveur. Après avoir tenu la campagne pendant plusieurs semaines, le paysan rentre tranquillement chez lui et reprend ses travaux agricoles, pendant que son fils ou son frère s'offre à son tour quelques semaines de *guerrilla*.

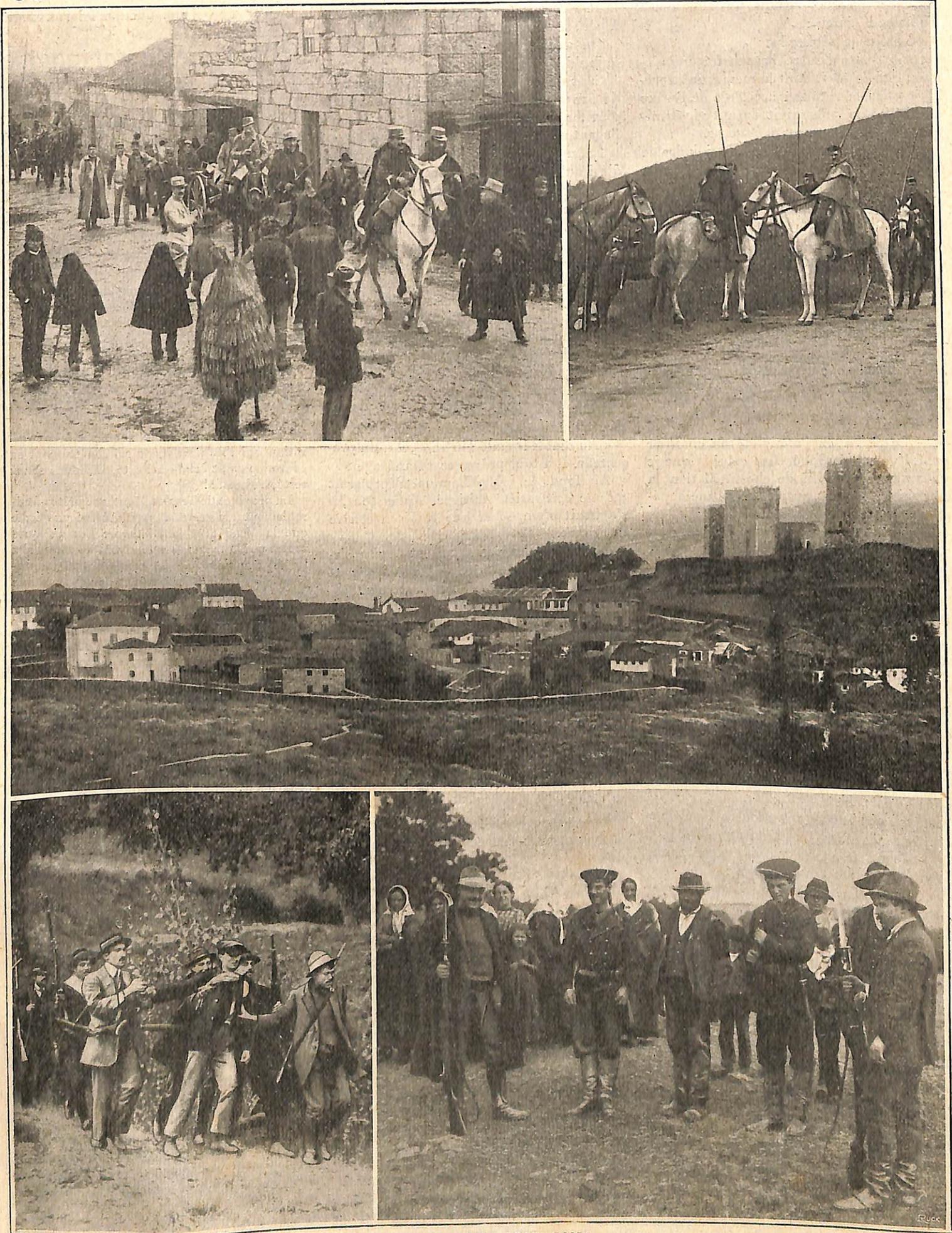
Et impossible aux espions de les prendre... en flagrant délit d'absence ! D'abord, les paysans du district ne laisseraient pas pénétrer dans leurs villages des individus suspects. Puis, c'est si facile à un « chouan » d'affirmer, et de prouver au besoin, qu'il se trouvait à telle foire lointaine à telle époque !

Un autre avantage que les *guerrilleros* possèdent sur les troupes régulières, c'est qu'ils n'ont pas à s'encombrer de fourgons pour le transport des provisions. Paysans, ils vivent de l'hospitalité des paysans, en se contentant, s'il le faut, d'un oignon et d'une galette de maïs.

Le soulèvement des royalistes portugais n'a donné lieu, jusqu'ici, à aucun acte de cruauté, ni d'un côté ni de l'autre, si nous en croyons aussi bien les journaux que l'auteur des curieuses photographies qui accompagnent cet article.

Quand une bande royaliste fait des soldats prisonniers, elle se contente de leur prendre leurs armes. Et qu'un « chouan » tombe au pouvoir des réguliers, et il sera traduit devant un conseil de guerre, qui le condamnera à la prison ou à la déportation.

A. LEBLANC.



LA CHOUANNERIE PORTUGAISE

Entrée des révolutionnaires dans la ville de Bragança. ☿ Les lanciers de la République portugaise.
 Vue générale de Bragança.

Les chouans à l'affût. ☿ Un chouan, entre deux marins, tombé au pouvoir des troupes du gouvernement et des volontaires républicains.



UNE GUERRE SAUVAGE

Le vice-roi du Houpe ayant fait trancher la tête à plusieurs soldats impliqués dans une conspiration, la garnison de Wou-Tchang se souleva et 809 Mandchous furent massacrés ; on portait les corps des victimes à travers la ville, suspendus, à la mode chinoise, par des cordes à un bambou.

Chez les Peuplades Fétichistes

Les Morts subites AU DAHOMEY

Les féticheurs ont conservé dans certaines régions du Dahomey toute leur influence. Les habitants du village de Pira, agglomération dépendant alors du cercle de Savalou, étaient très fétichistes.

Une première fois, vers 1900, on avait puni de prison le féticheur de Pira, pour sacrifices humains, ce qui n'empêcha pas, en 1905, son successeur de recommencer.

Dans le courant de cette année, un commis des affaires indigènes, de passage à Pira, fut prévenu par un milicien de la mort subite d'une femme en plein tam-tam. Quand il voulut se rendre compte de ce qui s'était passé, les femmes se groupèrent autour du cadavre et l'emportèrent à toute allure vers le lieu de sépulture où la fosse était préparée. D'autres sépultures à terre fraîchement remuée, indiquaient que d'autres sacrifices avaient dû avoir lieu récemment.

L'administrateur fit arrêter le féticheur chef Kondo (le requin) et la féticheuse Aloukidina sur le rapport de cet employé.

Voici ce que fit ressortir l'enquête fort bien conduite par le chef du poste de Cabolé.

Des femmes avaient été appelées, comme toutes les années, à faire une retraite au couvent des féticheurs de Pira. Elles y viennent soi-disant désignées par le fétiche (sic).

Parmi les épreuves qu'on leur fait subir, figure celle-ci: On endort pendant six jours sept femmes, on les réveille le septième jour, on les lave, les frictionne et on les lance dans le tam-tam où elles tournent en cadence dans un demi-sommeil dû au narcotique. Pour les remonter, on leur fait absorber un mélange de farine de mil et d'huile de palme, aliment sain dont elles sont friandes. Six des femmes prennent cet aliment servi par la féticheuse en pied, sans témoigner le moindre malaise, et la septième tombe foudroyée, l'aliment à peine absorbé.

La féticheuse a ajouté un poison violent qui a tué la victime, désignée avant la cérémonie.

Les parents, père, mère, mari, interrogés par le commandant du cercle, répondirent tous: « Elle avait mauvais cœur, c'est pour cela qu'elle est morte. »

Les féticheurs firent aussi la même réponse moins que concluante.

L'administrateur eut beau dire à la féticheuse: « Comment expliqueras-tu au tribunal qu'un aliment puisse être absorbé sans danger par six femmes et tue la septième (femme jeune, robuste), aussitôt qu'elle l'a avalé? »

Elle ne répondit que par la phrase précédente: « Elle avait mauvais cœur, c'est pour cela qu'elle est morte. » Et, disant cela, elle avait raison, la mort avait été provoquée par un poison arrêtant les mouvements du cœur.

Le chef féticheur auquel on avait lu et traduit l'article du code qui punit de la peine de mort le meurtrier, effrayé, avoua que c'était la féticheuse qui avait tout fait.

Les chefs indigènes, membres du tribunal du cercle, qui nous étaient dévoués, racontèrent que cette coutume était conservée précieusement par les féticheurs pour augmenter leur prestige et aussi leur richesse. L'effet produit par ce décès subit est considérable et tout ce qui appartient à la victime revient au fétiche.

La victime est toujours choisie parmi celles qui jouissent d'une aisance relative.

Traduits devant le tribunal du cercle, ils

furent condamnés, le féticheur responsable comme chef de la confrérie à cinq ans de prison, la féticheuse à trois ans de la même peine.

Il faudra encore bien des années pour que ces coutumes barbares, au milieu de beaucoup d'autres à peine soupçonnées, disparaissent. Cependant chaque année notre influence augmente, le pays est mieux connu, sillonné par de nombreuses caravanes composées surtout de musulmans, ennemis des féticheurs; l'administrateur et ses adjoints parcourent aussi le pays et sont mieux appréciés des indigènes; sous ce double courant, les féticheurs verront diminuer le nombre de leurs adeptes et périliter leur omnipotence. Ce sera un grand point d'acquis pour la prospérité de cette colonie du Dahomey, si chère à ceux qui comme nous l'ont connue et longtemps parcourue.  DUSSEY.

UNE GUERRE SAUVAGE

Chinois contre Mandchous

Le peuple chinois, qui apparaît souvent comme calme, paisible et travailleur, a des réveils violents. La haine de la dynastie mandchoue, le désir de l'indépendance, des aspirations politiques qui étonnent dans ce milieu d'apparence si archaïque, viennent de provoquer dans le pays un élan formidable.

Le vice-roi du Houpé ayant fait trancher la tête à plusieurs soldats impliqués dans une conspiration, la garnison de Wou-Tchang se souleva. Il y eut 800 Mandchous massacrés. On portait les corps des victimes à travers la ville suspendus, à la mode chinoise, par des cordes attachées à un bambou.

Le mouvement gagna Hankéou et Hanyang, situés en face sur la rive gauche du Yang-tsé. Plus récemment, Nankin tomba aux mains des rebelles qui y commencèrent encore des massacres de Tartares.

On croirait lire une histoire vieille de près de soixante ans. En 1852, éclatait la révolte des Taïpings qui mit la dynastie mandchoue, comme aujourd'hui, à deux doigts de sa perte.

Les Taïpings, appelés les rebelles aux cheveux longs, appartenaient, de même que les révolutionnaires modernes, à des sociétés secrètes et compétaient dans leurs rangs un ramassis de bandits. Leurs progrès furent identiques. Ils s'emparèrent de Hankéou et de Wou-Tchang et, descendant le Yang-tsé-Kiang, occupèrent Nankin en 1853.

L'insurrection avait gagné toutes les régions voisines. Une bande d'insurgés se rendit maîtresse de Shanghai. Liu, leur chef, fit une proclamation pour annoncer que la dynastie tartare était renversée et les Ming rétablis sur le trône. Il s'appuyait sur la volonté du ciel pour justifier la nécessité d'exterminer les barbares mandchous.

Et il faisait de ces Tartares le tableau le plus méprisant. « En examinant bien la vie des empereurs chinois de la grande dynastie des Ming, on ne peut s'empêcher, dit-il, de remarquer que leur extérieur et leurs ornements étaient assez grands et imposants pour transmettre leur mémoire à cent générations, tandis que ces Tartares, peu éclairés sur l'élégance et ignorant les principes de justice, sont cause que, par nos habits, nous ressemblons à des chevaux. » Mais le général révolutionnaire annonçait qu'il fallait attendre la volonté de l'empereur pour faire savoir au peuple de quelle manière il devait changer sa manière de s'habiller.

Est-ce pour cette fois que les Chinois vont être enfin débarrassés de ce fâcheux cachet de disgrâce que dénonçait Liu il y a de cela un demi-siècle?

 GUSTAVE REGELSPERGER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le

 Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

La colonne du colonel Magnien marche dans le Nord du Ouadaï contre les bandits senoussistes. L'avant-garde, commandée par le capitaine Frisch, est en danger. Elle est entourée d'ennemis dirigés par un Européen, l'ancien légionnaire Ruchlos, devenu le cheikh El Qaci, ennemi mortel de Frisch. Celui-ci a été prévenu du péril par un message de la jeune Ourida que jadis il a sauvée des mains de Ruchlos et qui est la fille du caïd Hellal.

Le colonel Magnien, informé de la situation critique de l'avant-garde par un aéroplane qui a pu aller la reconnaître au milieu des ennemis, marche au secours avec sa cavalerie en avant, et après avoir exécuté l'interprète algérien, le traître Kaddour, qui avait trompé l'officier de renseignements, le capitaine Lancey

CHAPITRE VII

LE MASSACRE

CEPENDANT, Tussaoud, parvenu à trois cents mètres de hauteur, avait décrit un vaste virage et, revenu au-dessus du camp, se penchait hors de son baquet pour voir partir l'Africain.

Il avait été convenu entre lui et le lieutenant Müller que les deux aéroplanes marcheraient de conserve un certain temps et que le léger monoplane ne prendrait de l'avance que quand tous deux auraient rejoint la cavalerie.

L'Africain devait alors continuer à voler de l'avant, pousser jusqu'au camp du capitaine Frisch, se rendre compte de la situation de ce dernier sans atterrir et revenir au-devant de la colonne.

Suivant les conventions arrêtées d'une manière générale pour le service de reconnaissance et la liaison entre troupes en marche, il enfermerait son compte rendu dans un petit sac de sable surmonté d'une flamme rouge qu'il lancerait le plus près possible du fanion du colonel.

Le camp s'était vidé comme par enchantement; quelques feux mal éteints, des lignes de buissons épineux, les foyers noirs des cuisines, en marquaient seuls l'emplacement.

Le convoi, comme il est de pratique courante en Afrique, avait pris place au milieu de la colonne, et non à l'arrière-garde où il eût été trop exposé; il ne restait plus au bivouac abandonné que l'Africain, dont les deux ailes blanches tranchaient sur l'ocre du terrain, et la petite équipe de cavaliers qui aiderait aux opérations du départ et formerait ensuite la pointe d'arrière-garde.

— Les voilà encore qui perdent la tête pour une ficelle qui lâche, grommela Tussaoud, impatienté de l'immobilité du monoplane.

Et coupant l'allumage, il vint se poser

avec une précision merveilleuse à l'emplacement d'où il était parti : une aire de terre battue y avait été disposée pour faciliter son envol, car le *Commandant-Lamy* n'était pas doté, comme l'*Africain*, d'une hélice horizontale qui lui permit de s'enlever sur place.

Quand le Parisien, sautant à bas de sa « cage à poules », comme il appelait plaisamment son vaste aéroplane, arriva près de ses deux élèves, il les trouva en proie à la plus vive consternation :

— Saboté, s'écria Müller, les bras au ciel, un brigand a saboté l'*Africain* pendant les cinq ou dix minutes que nous l'avons laissé seul.

— Vous l'avez laissé seul, s'écria Tussaud, s'arrêtant un instant les bras croisés dans une attitude indignée, et les mécanos, alors ? Et qu'est-ce qu'on a saboté ?

— Toute l'aile !... gronda le Parisien.

Et, se glissant sous l'aéroplane, il aperçut une longue traînée jaunâtre donnant au tissu de forte toile une transparence particulière.

— Voyez de plus près, et surtout sentez-moi ça.

— De l'acide sulfurique ?

— Non, azotique, rectifia Müller ; autrement dit, de l'eau-forte. La toile est rongée, brûlée ; si nous étions partis sans nous en douter, nous faisons la culbute à 20 kilomètres d'ici. C'est Paul Harzel qui a remarqué la tache au moment de partir...

— La culbute !... vous croyez ?

— Sans nul doute, mon cher Tussaud : avant une demi-heure, la toile brûlée aurait cédé ; un trou se serait produit, livrant brusquement passage à l'air, d'où différence de pression sur les deux ailes, fléchissement du côté de l'aile trouée, et finalement chute inévitable du même côté.

— Bon sang de mille millions de... s'écria Tussaud, quel est le bandit qui a fait ça ?

Et le Parisien jetait autour de lui des regards furieux.

— Vous n'avez rien vu, vous autres ? où étiez-vous donc ?

Les deux mécaniciens auxquels ils s'adressait, soldats du génie en vêtements de travail tachés de graisse, qui suivaient la colonne à dos de mulet, se regardèrent, et l'un d'eux risqua :

— Nous avons couru à la tente du commandant quand nous avons entendu le coup de revolver.

— Moi aussi, avoua Paul Harzel, j'étais à cent lieues de soupçonner un attentat pareil ; au coup de feu, je suis accouru, sans me douter que l'aéroplane allait rester seul. Combien de temps avons-nous été absents ? Cinq minutes tout au plus.

— Oui, fit Müller ; et il en fallait une à peine pour vider ce flacon d'acide sur l'appareil ; mais qui, qui a pu faire cela ? il faut à tout prix trouver le coupable, il est ici, à deux pas de nous, sans aucun doute : il faut qu'il soit fusillé tout de suite, sans cela nous n'aurions plus un instant de tranquillité.

— Prévenons le colonel, reprit Tussaud, c'est le plus pressé. D'ailleurs, il doit s'in-

quiéter de ne plus voir personne en l'air. Allons, Verdier, embarquons... où est-il donc, Verdier ?

Le lieutenant du génie auquel il s'adressait n'avait pas dit un seul mot ; il avait été inspecter la brûlure, qui se traduisait non seulement par une longue traînée dans le sens de la longueur de l'aile, mais encore par des bavures dans le sens de la largeur, en raison de l'inclinaison de la toile ; puis il avait exploré méthodiquement les environs immédiats de l'aéroplane, avait cherché à terre un instant et revenant tenant un flacon de verre jaune, épais, d'où émanaient encore quelques vapeurs blanches :

— Voilà le corps du délit fit-il ; l'acide hypoazotique fume encore...

Et regardant sous la bouteille :

— Voici une marque, dit-il, H G, je connais cette initiale ; je l'ai vue, déjà, sur certains flacons de produits chimiques : elle veut dire Hamburg !...

— C'est un Allemand qui a fait le coup, alors, s'exclama Tussaud, un homme de la Légion !...

— Pas si vite, dit Müller : de ce que le produit est allemand, cela ne veut pas dire qu'un Allemand l'ait employé. Cependant, je crois qu'il faut chercher dans l'entourage du traître qui a été exécuté par le colonel tout à l'heure.

— Raison de plus pour prévenir le colonel de suite ; partons, Verdier.

Quelques instants après, le *Commandant-Lamy* décollait, virait et glissait à faible hauteur vers la colonne dont les lignes minces, formant un vaste losange, commençaient à se confondre avec la maigre végétation de ce sol désertique.

Moins d'une heure après, le biplan revenait : il avait atterri à 100 mètres du colonel qui s'inquiétait de ne pas voir arriver ses deux courriers et qui avait été atterri en apprenant l'étrange nouvelle.

— Est-ce réparable ? avait-il demandé aussitôt.

Tussaud lui avait répondu affirmativement.

— Seulement nous avons du travail pour une journée, avait-il ajouté, et il faut que je mette la main à la pâte ; nous possédons, heureusement, de la toile, des lattes, des entretoises ; c'est un travail délicat ; puis, il faudra laisser le temps de sécher ; nous n'aurons pas fini avant la nuit.

Le colonel avait donné ordre à une compagnie de revenir sur ses pas et de réoccuper le camp, pour protéger le travail. Il avait ensuite mandé le capitaine Lancey.

— Vous vous êtes laissé circonvenir par toute une bande d'espions, lui avait-il déclaré : à côté de celui à qui j'ai fait son affaire ce matin, il y en avait un autre, plusieurs autres peut-être, mais dont le rôle était de s'attaquer à l'aéroplane, et ils n'y ont que trop bien réussi. C'est toute une organisation qui opère dans la colonne ; je vous donne jusqu'à midi pour trouver le coupable, sinon c'est quinze jours d'arrêts de rigueur pour vous.

Le capitaine Lancey avait alors avoué que ses soupçons se portaient sur un guide

qui avait disparu au moment du départ et qui avait été recruté l'avant-veille par l'espion-interprète.

Le colonel avait juré, sacré, donné des ordres sévères pour épurer tout ce personnel de guides qui lui venait manifestement en droite ligne des chefs snoussia ; puis il avait donné rendez-vous à Tussaud et à Müller pour le lendemain à la première heure

Il avait l'intention de repartir à 11 heures du soir, après avoir donné six heures de repos à sa troupe, et comptait parvenir avant midi au camp du capitaine Frisch.

Cet exposé terminé, Tussaud mit habit bas et dit ce seul mot :

— A l'ouvrage !

Ses mécaniciens savaient ce que cela signifiait : on allait travailler d'arrache-pied, sans songer à faire la sieste et en mangeant comme on pourrait.

Il répartit aussitôt la besogne entre les ouvriers et les officiers, sans faire aucune différence entre les uns et les autres, car il avait comme principe qu'en campagne, l'officier doit pouvoir effectuer lui-même toutes les réparations et se tirer d'affaire en toute circonstance.

Il courut à la réserve de matériel qui emplissait quatre des alvéoles du biplan, en rapporta de la toile, de la colle de menuisier et des lames d'acier flexible percées de trous, qu'il avait l'intention d'appliquer sur les lames de bois touchées par l'acide, sans remplacer ces dernières, car le travail eût été beaucoup trop compliqué.

Déjà Müller découpait la toile attaquée par le dangereux corrosif et faisait ainsi, dans l'aile sabotée, une ouverture de près de 2 mètres de long sur 40 à 50 centimètres de large : par bonheur, la surface de l'aile était constituée par un véritable carrelage de lamelles de bois, ce qui facilitait la tension des toiles qu'une épaisse couche de colle allait rendre presque rigides.

Le soleil était déjà haut quand les aviateurs se mirent à l'œuvre ; il allait disparaître quand ils eurent terminé ; encore était-il nécessaire de laisser sécher le travail pendant plusieurs heures...

La nuit arrivait à point pour ôter à Müller et à Paul Harzel, si pressés qu'ils fussent de repartir, toute velléité de se lancer vers l'Est.

Tussaud profita du restant de jour pour faire installer sur l'*Africain* un organe essentiel qui lui manquait et qu'il possédait sur le *Commandant-Lamy* : c'était un projecteur à essence comme celui que les deux aviateurs avaient vu au camp de Frisch : il pouvait rendre des services au cas où l'aéroplane surpris par la nuit dans une reconnaissance éloignée serait obligé d'atterrir dans l'obscurité. Pouvant s'orienter dans tous les sens et notamment projeter sur le sol un faisceau lumineux vertical, il pouvait éviter un atterrissage en terrain dangereux et Müller remercia chaleureusement son constructeur en aviation de lui avoir cédé son appareil de rechange.

La nuit venue, l'impatience avait gagné tout le monde :

Qu'était-il arrivé là-bas pendant cette journée si lamentablement perdue?

Que se passerait-il pendant la nuit qui allait tomber?

Frisch l'avait dit :

« Si le secours tarde vingt-quatre heures, nous n'y serons plus. »

Le sommeil fut long à venir aux paupières des aviateurs de l'*Africain*. Ils sentaient bien qu'ils avaient désormais besoin de toutes leurs forces, pour la journée du lendemain et qu'ils devaient, par conséquent, prendre du repos; mais de sombres pressentiments les agitaient et ils furent sur pied aux premières heures du jour.

La compagnie de garde avait détaché autour des deux aéroplanes tout un réseau de factionnaires et de rondes au travers duquel le plus adroit des prestidigitateurs n'aurait pu pénétrer.

Tussaud s'assura que le travail de la veille s'était parachevé de lui-même pendant la nuit et déclara que la partie réparée était plus solide que le reste.

— Nous avons encore de la chance, dit-il à Müller, que le gaillard qui a fait le coup n'ait pas eu l'idée de s'attaquer aux parties métalliques de l'appareil, fit-il; le voyez-vous vidant sa bouteille d'eau-forte dans le réservoir d'essence!

— Et l'acide plus lourd que l'essence, poursuivit Paul Harzel, arrivant au carburateur, rongant les gicleurs, pénétrant dans les conduites de cuivre... C'était le moteur hors de service sans rémission.

— L'aéroplane aussi, conclut Müller, car nous n'avons pas de moteur de rechange; notre mission prenait fin avant d'avoir commencé. C'est pour le coup qu'en France nous aurions eu une mauvaise presse, car on n'eût incriminé que le défaut de surveillance.

— Et on aurait eu raison, gronda Tussaud.

Le recordman avait revu lui-même avec un soin minutieux tous les organes de l'*Africain*, vérifié tous les tendeurs, resserré maints écrous.

Son inspection terminée, il déclara :

— Voulez-vous que je vous dise? Eh bien, ce n'est pas un adversaire ordinaire que ce cheikh dont vous m'avez parlé hier; pour qu'il ait eu l'idée d'expédier au colonel et à notre Service de renseignements, qui n'y a vu que du feu, des sacrifiants décidés et adroits comme ceux qui viennent d'opérer là, il faut qu'il ait des moyens pas ordinaires, vous savez! Fau-

dra nous méfier en l'air, nous autres!...

— Je suis tout à fait de votre avis, Tussaud, dit à son tour Müller; ce déserteur a été prévenu de l'arrivée de nos aéroplanes dont la presse avait annoncé l'envoi depuis longtemps : il avait muni ses espions d'acides qui sont, après le feu, les ennemis les plus dangereux de l'aviateur; par conséquent, il « la connaît dans tous les coins » et nous devons être sur le qui-vive.

— Moi, d'abord, déclara Paul Harzel, je ne quitte plus mon baquet, et je brûle la cervelle au premier qui approche sans avoir le mot.

L'*Africain* signala qu'il apercevait la colonne.

— Ils ont bien marché, observa Müller. Voici un oued en forme d'S que j'ai remarqué avant-hier peu après le départ. Nous ne devons plus être qu'à une trentaine de kilomètres du camp de Frisch.

— On pourrait déjà entendre son canon, dit Paul Harzel.

Le soleil était déjà haut : la journée menaçait d'être aussi chaude que la précédente. L'air était calme et la ligne dentelée des montagnes se profilait sur l'horizon éblouissant de lumière.

Ils rejoignirent la colonne et jetèrent un pli au colonel pour lui dire que le mal était réparé et demander ses instructions.

S'il maintenait celles de l'avant-veille, l'*Africain* en avant, le *Commandant-Lamy* restant avec la colonne, il n'avait qu'à faire agiter son fanion horizontalement de droite à gauche et de gauche à droite.

Quelques instants après, ce signal était exécuté par le sous-officier de chasseurs d'Afrique qui suivait le commandant de la colonne et, aussitôt, l'*Africain* accéléra sa vitesse.

— Je prends de la hauteur, annonça Müller...

Quelques minutes après, l'aéroplane atteignait 1.300 mètres.

— Voici là-bas les « gour » entre lesquels se resserre le lit de l'oued Namous : voici les tamarix... voici le camp! Grand Dieu!

L'exclamation vient d'échapper à Paul Harzel.

— Qu'y a-t-il donc, questionna Müller, qui, tout à la conduite de l'appareil, ne s'est pas aperçu qu'on arrivait...

— Le camp! c'est bien là, pourtant, mais les Snoussia?

Müller ralentit la vitesse, se penche :

— C'est bien là! plus personne!...

L'ennemi a disparu... qu'espérer? que craindre?

— Ils ont levé le siège, dit Paul Harzel qui, la jumelle aux yeux, vient de faire un tour d'horizon; mais... le camp, le voici bien... pas un mouvement : le capitaine Frisch l'aurait-il évacué cette nuit?

« Baissez baissez vite, Müller!

L'aéroplane décrit un cercle et plonge.

Une nouvelle exclamation de Paul Harzel : il n'ose préciser ce qu'il voit, ce qu'il redoute, et de nouveau Müller se penche.

— Le camp semble abandonné, murmure-t-il.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant Danrit.)



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Le soleil était déjà haut quand les aviateurs se mirent à l'ouvrage. (P. 101, col. 3.)

L'aurore avait envahi tout un côté du ciel lorsque Tussaud donna le signal du départ. L'*Africain* devait s'élever le premier, exécuter à faible hauteur un certain nombre de virages pour éprouver la solidité de sa réparation et, quand cette constatation serait faite, attendre le *Commandant-Lamy* qui allait naviguer à même hauteur, en se maintenant à un kilomètre sur la droite. Le premier des deux aéroplanes qui verrait la colonne signifierait sa découverte à l'autre en déroulant un deuxième pavillon disposé à l'avance sous le gouvernail, et deviendrait unité de direction.

Quant à la compagnie de Soudanais d'escorte, elle leverait le camp quand le *Commandant-Lamy* lui ferait un signal convenu et rejoindrait le lendemain le corps principal.

Il était sept heures du matin quand

Sur Terre et sur Mer

7 Janvier 1912

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

La révolution chinoise : le ministre Youan-Chi-Kai. — La mission Legendre chez les Lolos. — Nouvelle mission d'études confiée à M. Auguste Chevalier. — Pêcheurs bretons en Mauritanie; départ de M. Gruvel.

Une révolution terrible secoue la vieille Chine. Elle se fait aux cris de : « A bas les Mandchous ! » son but étant de faire tomber la dynastie qui appartient à cette race. Les révolutionnaires se sont rendus maîtres d'une partie du Sé-tchouen et ont pris une très forte position sur le Yang-tse, où ils ont occupé Hankéou, Han-Yang, Wou-Tchang. En dernier lieu, ils se sont emparés de Nankin. C'est dans les mêmes régions que s'était produite la fameuse insurrection des Taiping, sauf que le Hounan était resté fidèle à la monarchie.

Le chef suprême que reconnaissent les révolutionnaires, *Sun-Yat-Sen*, veut entraîner la Chine, après avoir renversé le pouvoir absolu, à adopter, comme forme de gouvernement, celle d'une fédération. Il y aurait une République des États-Unis chinois, comme il y a une République des États-Unis d'Amérique.

La Chine comprend 23 provinces, sans compter la Mongolie, le Tibet et le Turkestan. Le caractère et les coutumes du peuple chinois sont très variés suivant ces provinces et il est difficile d'amener la Chine à l'unité. Chaque province pourrait avoir son autonomie. C'est fort bien raisonné, mais est-ce réalisable ?

Quoi qu'il en soit, le trône était ébranlé et l'alarme avait été vive à Pékin. La Cour se décida à rappeler de l'exil le fameux homme d'État, *Youan-Chi-Kai*, que ses tendances réformistes avaient fait éloigner. La première entrevue avec le régent et l'impératrice douairière fut très dramatique; tous deux supplièrent en pleurant leur ancien ennemi de prendre le poste de premier ministre et de sauver la dynastie. Mais la politesse chinoise ne lui permettait pas d'accepter de suite un aussi grand honneur, et il se fit prier, pour mieux dicter à la Cour ses conditions. Premier ministre et généralissime, *Youan Chi Kai*, véritable dictateur, est maître de la situation.

Youan-Chi-Kai, qui est de pure race chinoise, a aujourd'hui une cinquantaine d'années. Dès ses débuts au service de l'État, il fut remarqué par le célèbre *Li-Hung-Chang* qui, en 1883, l'envoya en Corée où il fut, pendant douze ans, ministre résident. Quand les Chinois durent laisser ce pays, après la guerre de 1894-1895, le jeune mandarin fut encore investi de hautes fonctions : juge-commissaire impérial à Tien-Tsin, commandant d'un corps d'armée en 1897, vice-roi du Chan-Toung en 1899. En 1902, il succéda à *Li-Hung-Chang* dans la vice-royauté du Tchi-Li. En même temps, on le nomma directeur général des chemins de fer du Nord de l'Empire.

L'année suivante, il fut chargé de réorganiser toutes les armées chinoises et c'est à lui que la Chine dut son armée moderne. Grand conseiller de l'Empire et président du Conseil des Affaires étrangères en 1907, il portait l'habit jaune et la plume de paon aux trois yeux.

C'est après avoir reçu tant d'honneurs qu'on l'envoya se reposer, sous prétexte de rhuma-

tismes. La vieille impératrice Tseu-Hi avait dicté, avant de mourir, le décret exilant un homme d'État qui avait le tort d'être Chinois et de vouloir faire des réformes.

On a récemment annoncé que la mission conduite par le D^r *Legendre* dans le Nord



YOUAN-CHI-KAI

PREMIER MINISTRE DE L'EMPIRE CHINOIS

du Yunnan, vers le pays des Lolos, avait été massacrée. Il n'en est rien heureusement. La mission a bien été attaquée et son chef, ainsi que le lieutenant *Dessirier*, a été blessé, mais l'un et l'autre sont vivants. Quant au capitaine *Noiret*, qui faisait partie également de la mission, il est sain et sauf, s'étant séparé depuis quelque temps de ses compagnons pour accomplir seul une reconnaissance.

Le D^r *Legendre*, médecin-major des troupes coloniales, a fondé, on le sait, à Tchen-tou, la capitale du Sé-tchouen, une école franco-chinoise, qui a beaucoup contribué à faire connaître et aimer la France dans ce pays. Il mettait à profit ses vacances pour parcourir les parties les moins connues de la province et c'est ainsi qu'il effectua, de 1906 à 1909, plusieurs voyages d'explorations et d'études, dont il a donné le récit dans son ouvrage *Le Far-West chinois*. Il avait traversé trois fois déjà le pays des Lolos, cette contrée d'un accès si difficile.

C'est pour continuer son étude de ce pays qu'il était reparti, le 14 novembre 1910, accompagné du capitaine *Noiret* et du lieutenant *Dessirier*, avec l'intention de remonter au Nord de Yunnan-fou, de tourner à l'Ouest, afin de visiter

un district encore absolument inconnu et d'arriver, vers la fin de décembre, au Kien-Tchang.

Au début de 1911, le D^r *Legendre* avait déjà remarqué certains symptômes inquiétants, notamment que tout Européen paraissait, aux yeux des Lolos, suspect d'espionnage. Cependant, on avait reçu de bonnes nouvelles des voyageurs; en avril, le D^r *Legendre* avait envoyé au Muséum une importante collection d'insectes et d'oiseaux.

Sa dernière lettre datait du 19 août; il était alors à Ning-Yuen-fou. C'est le 18 novembre que le bruit du massacre se répandit. On sait maintenant que les deux Français, après l'attaque dont ils ont été l'objet, ont dû prendre le chemin de Yunnan-fou.

M. *Auguste Chevalier*, docteur ès sciences naturelles, dont les explorations et les travaux scientifiques ont contribué pour une si large part à la mise en valeur de l'Afrique occidentale française, vient d'être mis à la tête d'un important service, nouvellement créé.

Un décret, en date du 27 octobre 1911, a institué auprès du ministère des Colonies une mission permanente d'études des cultures et jardins d'essais coloniaux, composée d'un chef de mission et d'un secrétaire. C'est à cette fonction de chef de mission que M. *Chevalier* vient d'être appelé. Les remarquables services qu'il a rendus dans le cours de sa carrière le désignaient pour être à la tête de cet organisme, dont la création était des plus utiles. A ce titre, M. *Chevalier* va prochainement partir pour l'Indochine.

M. *A. Gruvel*, qui vient de faire paraître un volume d'études scientifiques se rapportant à sa traversée de la Mauritanie occidentale, de Saint-Louis à Port-Étienne, accomplie avec M. *R. Chudeau*, est reparti le 1^{er} décembre pour la côte occidentale d'Afrique afin de continuer ses études sur les richesses des pêcheries dans les eaux de la Mauritanie.

Il a décidé cette année huit bateaux bretons, chacun monté par huit hommes, à aller faire une saison de pêche à Port-Étienne. Dix de ces pêcheurs emmènent leur femme avec eux. Pendant quatre mois, les marins pêcheront et sécheront le poisson; ils feront ensuite la pêche des langoustes. Parmi ces bateaux, il en est trois qui avaient déjà fait un essai l'année dernière et ce sont les excellents résultats obtenus qui ont déterminé d'autres pêcheurs à faire ce même.

Ce sont là de très heureuses tentatives, dues à l'action du professeur *Gruvel*, qu'il convient de féliciter de ses efforts, si longtemps soutenus, pour développer l'industrie de la pêche en Afrique française. Jusqu'ici elle n'avait été pratiquée que par des compagnies; il devient intéressant d'ouvrir un champ d'action nouveau aux petits pêcheurs de nos côtes. Un article que le *Journal des Voyages* fera bientôt paraître retracera les progrès déjà accomplis.

GUSTAVE REGELSPERGER.

1. Émile LAROSE, éditeur.

Ge Du Sud au Nord

TRANSATLANTIQUES AÉRIENS

A l'heure où paraîtront ces lignes, deux dirigeables géants auront probablement tenté de traverser l'océan Atlantique dans deux directions diamétralement opposées.

L'un doit partir de New-York et tâcher de gagner l'Angleterre, tandis que l'autre partira de Ténériffe pour profiter des vents alisés et franchir l'océan de l'Est vers l'Ouest.

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de rappeler ici qu'en mai 1909 les lecteurs du "Journal des Voyages", à la suite d'un referendum qui clôturait un concours, ont prédit que la traversée de l'Atlantique en aéroplane serait effectuée en mai 1912.

On annonce maintenant la formation à Leichlingen d'une société intitulée « Transatlantische Flugexpedition », qui se propose de créer un service aérien régulier entre l'île de Ténériffe et l'Amérique!

Cette société, qui compte parmi ses membres des banquiers et des sportsmen d'Allemagne et des Etats-Unis, possède déjà, à Leichlingen, un vaste garage capable de recevoir un dirigeable long d'une centaine de mètres et une fabrique d'Augsbourg met la dernière main à un aéronef dont les essais auront lieu vers le mois de mars.

On n'attendra plus alors que les passagers! Reste à savoir s'ils se présenteront en masses compactes.

LA PLUS PETITE MONTRE EN EXISTENCE

Il paraît, d'après notre confrère la "Revue Internationale de l'Horlogerie", qu'une fabrique de la Chaux-de-Fond (Suisse), celle de M. Louis Gallopin, vient de terminer une montre qui est certainement unique en son genre.

Elle a pour boîtier une perle fine d'un diamètre de 0,012, qu'un ouvrier de la maison a mis quinze mois à creuser avant d'y installer les rouages.

Ce bijou minuscule, qui pourra être monté sur une bague, marque l'heure aussi exactement qu'un chronomètre. Et il ne coûte... que 30,000 francs!

De jolies étrennes à faire à une princesse royale... ou à une héritière américaine!

CONTREBANDIERS CHINOIS

Chassez le Chinois par la porte : il revient par la fenêtre!

C'est un axiome que les Célestes, avec leur ténacité proverbiale, sont en train de démontrer aux Américains.

Se jouant des lois qui leur interdisent l'entrée des Etats-Unis, ils y pénètrent à l'insu de la police en se faufilant par la frontière canadienne.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte de l'impossibilité de surveiller efficacement une frontière aussi étendue, et qui, sur les quatre cinquièmes de son parcours, s'allonge à travers des territoires peu peuplés, presque déserts.

Profitant de cet ensemble de circonstances, les émigrants chinois débarquent dans un port canadien du Pacifique, gagnent par la voie ferrée une petite ville du Canada central et, de là, s'acheminent à pied vers la frontière, qu'ils traversent de nuit.

Une fois en territoire américain, comme rien ne ressemble autant à un Chinois qu'un autre Chinois,

ils se font forts de prouver qu'ils habitent les Etats-Unis depuis... toujours!

La police américaine n'a pu arrêter en un an que 55 Chinois soupçonnés d'avoir violé la loi. Mais elle sait d'autre part que, durant ces cinq dernières années, plus de 40,000 Célestes ont débarqué dans des ports canadiens, alors que les statistiques canadiennes n'indiquent que 22,000 Chinois résidant dans le pays.

Et il est fort probable que les 18,000 manquants sont venus s'établir chez « l'Oncle Sam ».

LES GÉANTS DE LA MER

Il est permis à tout le monde de se tromper, même à des savants!

Or donc, la science admettait sans discussion, et comme un fait bien établi, que les phoques gigantesques, vulgairement appelés éléphants de mer, qui hantaient jadis les rivages du golfe de Californie, avaient disparu pour toujours.

L'espèce fut considérée comme éteinte, et, l'an dernier, une expédition scientifique partit à la recherche d'un squelette d'éléphant marin, qu'elle espérait découvrir dans les sables de la Mer Vermeille.

Quelle ne fut pas la surprise des savants lorsque, en passant près de l'île de Guadalupe, ils aperçurent un innombrable troupeau de ces animaux!

En bons collectionneurs qu'ils étaient, ils commencèrent par abattre deux des étranges revenants. L'un d'eux mesurait « sept mètres » de longueur! Debout sur ses massives pattes-nageoires, il devait être haut de « six mètres »!

Exception faite de la baleine, quel mammifère pourrait se comparer à un pareil colosse!

Mais il faut regretter que cette étrange espèce ait été « redécouverte », car la nouvelle va servir de signal à des légions de nemrods et autres massacreurs qui auront vite fait d'exterminer les éléphants marins de l'île de Guadalupe.

LE CHAT SAUVETEUR

On a souvent eu à raconter, sous des versions plus ou moins variées, le cas du chien qui, alarmé par une odeur de brûlé, réveille ses maîtres, les secoue, les mord même, en les obligeant à s'enfuir devant l'incendie qui, pour un peu, les dévorerait!

Voici un autre cas beaucoup plus curieux, en ce qu'il met en scène un chat, animal qui passe à tort pour n'être ni attaché ni affectueux.

C'était à Vienne, en Autriche, chez un libraire-imprimeur du nom de Salomon Kirstein. La bonne, au milieu de la nuit, fut réveillée en sursaut par les coups de griffe du chat de la maison, qui lui égratignait la face en miaulant.

Sur le moment et encore alourdie par le sommeil, elle voulut châtier le chat. Mais, soudain, elle s'aperçut que la chambre était pleine de fumée, et, se hâtant de descendre à l'étage inférieur, elle réveilla ses maîtres et leurs six enfants.

Le feu éclata alors avec une telle violence que la famille n'eut pas le temps de s'échapper par l'escalier, mais bien par la toiture, et en tenue de nuit. Et la maison s'effondra bientôt dans les flammes.

M^{me} Kirstein avait pris toutefois le temps d'emporter le chat sauveteur, bonne bête qu'elle possédait depuis huit ans, et qu'elle ne vendrait pas pour une fortune!

LES CURIOSITÉS D'UN « BOTTIN »

Un jeune lecteur français, qui habite à New-York avec sa famille, a eu la curiosité d'éplucher pour le "Journal des Voyages" la nouvelle édition du "Directory" (l'équivalent de notre Bottin) de cette ville. Elle abonde en étonnantes!

Le nom qui commence la liste par ordre alphabétique des négociants est M. Aa, un Hollandais, et le dernier est celui d'un juif russe, M. Zysman.

Le nom le plus long appartient à un Hongrois, M. Zoltan de Takach Gyongyoshalasz, et le plus court, à un Chinois, M. O Lum.

Le calendrier est abondamment représenté dans la liste avec M. Andrew January (janvier), M. Charles Février, M. Nathan April (avril), M^{me} Mary May, M. Jacques Juin, M. Richard July (juillet), M. Thomas August (août) et M. Max November.

Les comestibles sont représentés par une dizaine de noms, parmi lesquels on trouve un M. Haricots (Beans), un M. Moutarde (Mustard), un M. Onion (oignon), etc.

La météorologie nous offre des noms variés avec un M. William Breeze (brise), une Miss Agnès Cloud (nuage), un M. Dew (rosée), un M. John Rainbow (arc-en-ciel), un M. Snow (neige).

D'autres noms inspirent des pensées religieuses : M. Ange, M. Apostle (apôtre), M. Evêque, M. Heaven (ciel), M. Charles Paradis, M. Oscar Saint.

Citons encore ces noms, qui parlent banques et finances : un M. Andrew Million, un M. Charles Money (argent), une M^{me} Check (chèque), un M. William Penny (sou).

LA PÊCHE... EN MUSIQUE!

Il y a beau jour que l'on a imaginé de pêcher le poisson « à la lumière » en l'attirant dans un filet à l'aide d'une torche. Mais la science va singulièrement modifier ce genre de sport.

Un professeur de zoologie de l'Université d'Harvard, M. George Parker, a découvert, après des années de recherches et d'expériences, que les poissons, loin d'être réfractaires à la musique, en général se laissent attirer par une certaine catégorie de sons.

En d'autres termes, s'il est des bruits qui les épouvantent et les mettent en fuite — comme ne le sait que trop bien le malheureux pêcheur à la ligne installé sur le bord d'un chemin trop fréquenté! — il en est d'autres qui les intéressent, les charment, les attirent!

« Muet comme un poisson » est une locution, qu'il faudrait dès à présent supprimer dans notre vocabulaire, car il est prouvé, et d'une façon incontestable, que les poissons « ont un langage » et qu'ils échangent entre eux des sons qui ont une signification.

Il s'agirait donc de découvrir la façon d'imiter des sons qui soient « sympathiques » à une espèce donnée, de façon à pouvoir l'attirer dans un filet.

Vous me direz que cela semble impossible? Bah! Nous vivons à une époque où la science entasse merveilles sur merveilles!

Mais convenez que le métier changerait d'aspect si les barques de pêche devaient prendre à leur bord un musicien chargé de charmer les bancs de sardines ou de morues!

Jacques d'IZIER.

NOS TROUPES COLONIALES

Les Troupes Noires

Les Troupes Noires

Voilà quelque temps qu'on parlait moins des troupes noires. La question revient sur le tapis. Le colonel Mangin, qui en a été l'initiateur, l'a de nouveau résumée devant la Société de Géographie commerciale, le 5 décembre dernier. Mais, mieux encore, l'armée noire a eu pour elle une attaque violente de la part d'un Allemand qui n'est pas le premier venu, le général de Liebert, député au Reichstag et membre important du parti pangermaniste.

Il n'y va pas de main morte, ce guerrier ! Il trouve que la France n'a pas payé assez cher par les concessions qu'elle a faites au Congo sa liberté d'action au Maroc, et que le gouvernement allemand aurait dû lui demander en plus : 1^o la suppression de la Légion étrangère ; 2^o l'interdiction d'employer les tirailleurs sénégalais en dehors de l'Afrique occidentale et du Congo ! L'Allemagne nous aurait traités ainsi comme elle a fait de la Bavière. Nous n'en sommes pas là et il faut reconnaître que M. de Kiderlen, ministre allemand des Affaires étrangères, n'a pas eu le front de présenter à notre ambassadeur ces extraordinaires revendications.

Mais elles sont caractéristiques. Il y a longtemps qu'on savait la haine des Allemands pour la Légion étrangère et, récemment encore, nous signalions aux lecteurs du *Journal des Voyages* l'hostilité des journaux d'outre-Rhin pour ces

question a été portée et on y a inventé contre notre armée du Sénégal et du Soudan un vocable nouveau, le « péril noir ».

Voilà qui fera plaisir à nos bons « tirailleurs » ! D'apprendre qu'ils inspirent à l'ennemi héréditaire des Français une crainte aussi salutaire leur sera un précieux encouragement. « Français, premiers des blancs ; tirailleurs, Français noirs ! » C'est toujours leur devise. Et la meilleure récompense que puissent leur donner leurs officiers sera toujours de les féliciter de manœuvrer et de se battre comme des blancs. Rien n'est plus touchant que le regard de confiance du tirailleur noir pour son officier blanc.

Ce détail nous avait frappé au cours d'une manœuvre à laquelle nous assistions il y a quelques mois dans la banlieue de Dakar. Elle figurait l'attaque d'un ennemi débarqué contre un convoi de ravitaillement.

Cette partie de la banlieue de notre grand port africain est faite de terrains assez accidentés et couverts d'une brousse épaisse. A notre arrivée, les tirailleurs étaient déjà éparpillés sur le terrain. Ils avançaient par bonds. Eh bien ! à nos grandes manœuvres françaises, même dans l'Est, on n'aurait pas vu de meilleure utilisation du terrain. Les hommes se défilaient merveilleusement derrière tous les abris que leur offraient

sous-officiers blancs et les tirailleurs noirs.

C'est dire que ceux-ci sont capables de faire la grande guerre, et c'est justifier l'alarme des

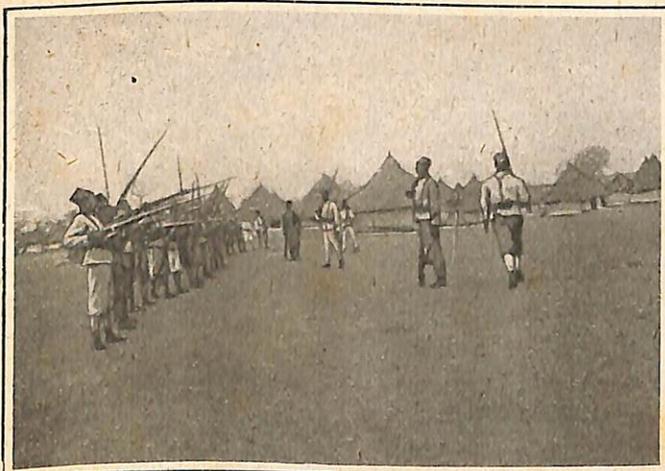


Les tirailleurs noirs savent naturellement manœuvrer et combattre « en tirailleurs ». Les voici, dans les environs de Dakar, utilisant admirablement le terrain de brousse pour se dissimuler et arriver par bonds jusqu'à l'ennemi.

Allemands. Certes, elle a cependant quelque chose d'excessif et nous ne sommes pas près de jeter des corps d'armée noirs à la frontière de l'Est. Mais on peut constituer en Afrique occidentale un solide réservoir, et la défense de l'Algérie et de la métropole en sera singulièrement facilitée. C'est ce qu'il faut dire et répéter.

Et voici qu'un nouvel éloge vient d'être fait de nos belles troupes par un officier qui les a bien étudiées, le capitaine Marceau, dans un petit ouvrage intitulé *Le Tirailleur soudanais*. C'est à Madagascar et au Dahomey qu'il les a vues et il cite un ou deux traits qui nous semblent nouveaux. En 1904, dans le Sud de Madagascar, le sergent Casalunga est envoyé avec 10 tirailleurs sénégalais au secours d'un poste. Assailli par 500 rebelles, il s'enferme dans le temple d'une mission protestante, et pendant dix jours ces vaillants repoussent tous les assauts ; quand l'ennemi pénètre dans le temple, les 11 sont tués ! On a élevé le 17 avril 1911 un monument à Casalunga dans le petit village de Corse où il était né ; espérons qu'on y a mentionné le nom de ses tirailleurs. En 1897, dans la même région, le sergent Bruneau, escortant, avec 9 tirailleurs, un convoi de 40,000 cartouches et de 150,000 francs, est attaqué au passage d'un cours d'eau : Bruneau dispose ses soldats et fait des feux de salve, il est tué d'une balle à la tête. Sans hésiter, le caporal Dimoun-Sissoko prend le commandement ; il tombe, la cuisse fracassée d'une balle ; mais, assis à terre, il continue de diriger le feu et de tirer, jusqu'à ce qu'une seconde balle l'achève. Il n'y a plus de gradés ? Si ! Le tirailleur de 1^{re} classe Samba Denfako est là et, fort de son modeste galon rouge, il prend le commandement avec la même sérénité que le capitaine remplaçant le chef de bataillon sur le champ de bataille et, avec ses camarades agenouillés autour des caisses, il tient tête aux Sakalaves jusqu'à l'envoi des renforts.

AUGUSTE TERRIER.



Le dégrossissement du tirailleur est assez rapide. C'est là que se distinguent le sous-officier et les caporaux noirs. Sous la surveillance du sergent européen, ils enseignent aux recrues les mystères de l'alignement et de la charge du fusil.

deux régiments d'élite, qui ont eu l'honneur d'avoir parmi leurs officiers le roi Pierre de Serbie que Paris saluait naguère et où tant d'Allemands, dégoûtés de la schlague et des mauvais traitements en usage chez eux, vont s'engager afin de trouver la dignité, l'indépendance et la vie d'aventures de leur rêve. On savait aussi que quelques journaux allemands s'inquiétaient du renforcement de nos troupes sénégalaises. Mais cette fois, c'est au Reichstag — c'est-à-dire à la Chambre des Députés de là-bas — que la



Un télégramme a annoncé dans quelque bourg lointain un peu d'agitation. Bien vite, une compagnie est mobilisée. La voici, en gare de Kati, prête en quelques heures. Sur les trucks du Kayes-Niger, vétérans et recrues s'échauffent d'avance à la pensée du combat.

le terrain ou la brousse, chaque geste de l'officier était religieusement interprété, et, à la fin, quand la charge fut commandée, on sentait qu'une seule âme entraînait en avant à la fois l'officier, les

Sports Modernes

Ge L'Homme va-t-il pouvoir planer?... 90



LA presse des deux mondes a mené grand bruit autour des dernières expériences des frères Wright, qui ont mis à l'essai, sur les dunes de Kitty-Hawk, théâtre de leurs premiers exploits aériens, un aéroplane sans moteur.

Il ne conviendrait pas de faire une confusion entre cet engin et le planeur proprement dit, qui, après avoir servi à Lilienthal à étudier les principes de l'aviation, est devenu, non sans subir d'innombrables perfectionnements, et avec l'adjonction d'un moteur, l'aéroplane que nous connaissons tous, sous ses différents types.

Comme le montrent nettement nos photographies, la nouvelle machine des Wright est bien un véritable aéroplane, où l'aviateur manœuvre des leviers qui commandent le gouvernail latéral et le gouvernail de profondeur. Mais elle se différencie des autres aéroplanes en ce qu'elle n'emprunte sa force motrice qu'au vent.

Selon leur habitude, les fameux inventeurs américains se sont refusés à toute interview. Nous ne connaissons donc, sur les résultats qu'ils ont obtenus avec leur nouvel engin, que les rares observations faites sur place par les reporters et que nous allons nous efforcer de résumer.

En s'élançant du haut d'une colline haute d'une cinquantaine de mètres, par un vent d'une vitesse approximative de 80 kilomètres à l'heure, Orville Wright réussit une première fois à parcourir 85 mètres.

Une deuxième, puis une troisième tentatives lui permirent de parcourir respectivement 120 et 180 mètres. C'est au cours de cette dernière tentative qu'il put se maintenir dans l'air pendant dix minutes, et avancer contre le vent! Bien

mieux! sa machine demeura immobile, durant l'espace d'une minute quinze secondes, entre ciel et terre!

par une brise de mer qui souffle forcément d'une façon régulière, durant certaines heures.

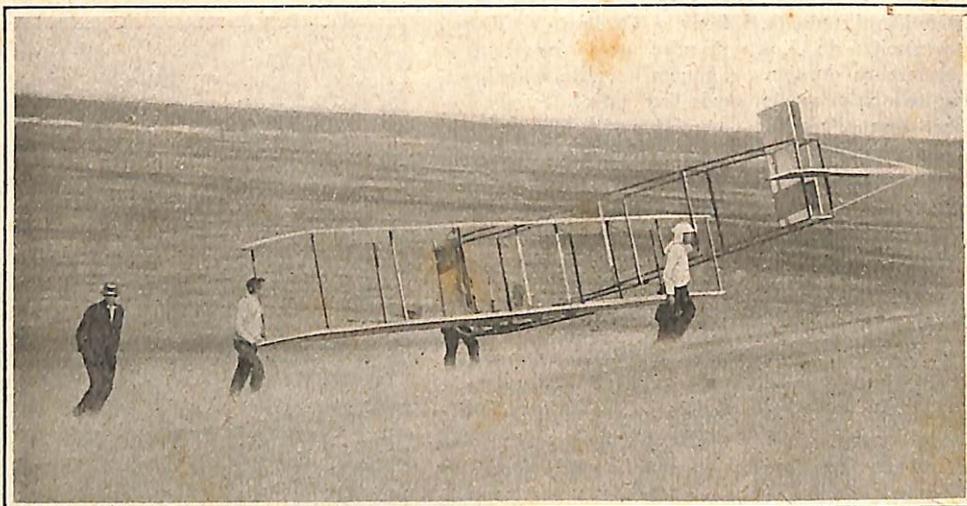
Ainsi, l'aéroplane, poussé contre ce vent et actionné par lui, a pu s'élever jusqu'à une certaine hauteur, en un point où il a rencontré des couches d'air horizontales, alors que celles qui l'avaient supporté jusqu'à ce moment étaient parallèles à la pente de la colline, c'est-à-dire obliques.

En cet instant précis, la force de son élan s'est trouvée égale à la force du vent, et il a pu ainsi rester immobile dans l'air, jusqu'à ce que la force de la pesanteur l'ait ramené vers le sol.

Mais il est permis de douter que les expériences eussent réussi sur un terrain moins bien choisi.

La configuration du sol et la régularité de la brise ont été certainement pour beaucoup dans le succès des Wright.

Cela n'est pas dit pour diminuer en quoi que ce soit le mérite des célèbres inventeurs américains, à qui l'aviation devait déjà beaucoup,

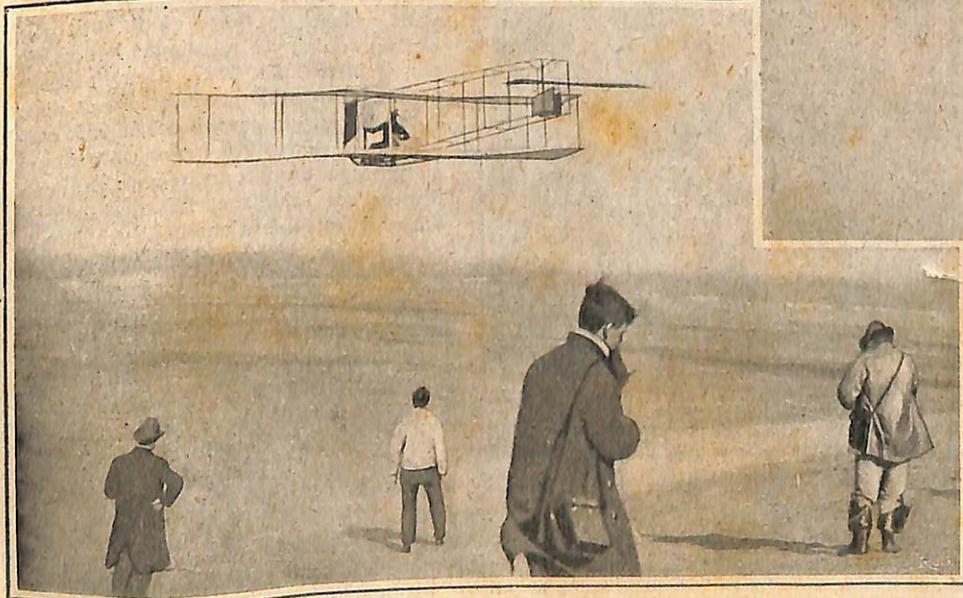
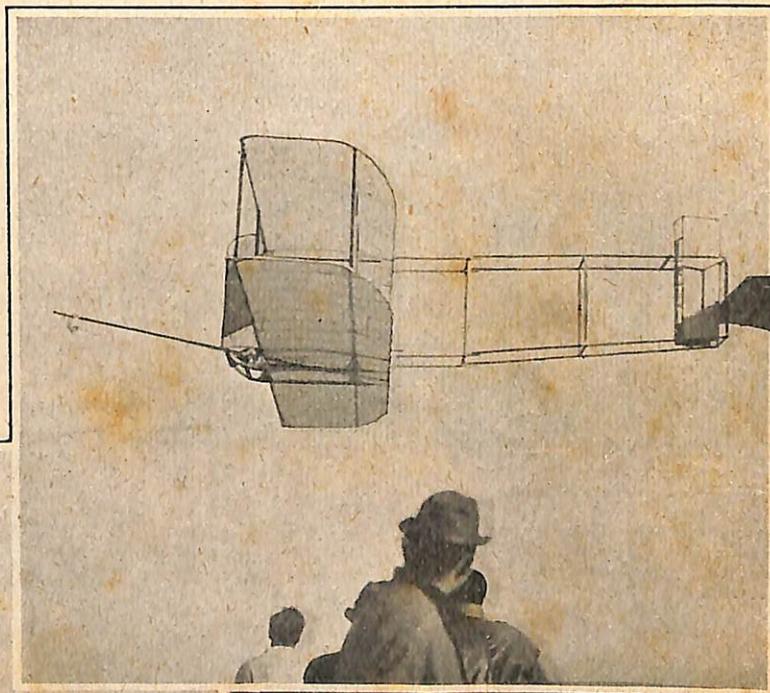


Les essais du nouveau planeur des frères Wright se sont effectués sur les dunes de Kitty-Hawk, théâtre de leurs premiers exploits.

Initiateur de tant de brillants records aériens, Wright détient donc celui de l'immobilité dans l'air.

Certes, ces expériences offrent un intérêt supérieur. Mais, de l'avis des experts, l'émotion qu'elles ont soulevée dans les milieux sportifs est démesurée. On s'est hâté de conclure que le problème de l'aviation sans force motrice artificielle était enfin résolu!

Pour remettre les choses au point, il est nécessaire de faire remarquer que les vols dont nous venons de parler se sont effectués sur un terrain qui s'y prêtait admirablement: sur une colline en pente douce balayée



Orville Wright put maintenir son appareil immobile dans l'air pendant dix minutes.

Cet aéroplane se distingue des autres en ce qu'il n'emprunte sa force motrice qu'au vent.

et qui viennent de la doter de nouveaux records. Il convient aussi de faire remarquer que les premiers débuts des frères Wright furent encore plus modestes que ces vols de 120 et de 180 mètres que l'un d'eux vient d'effectuer avec le nouveau aéroplane.

Leurs partisans ont donc le droit de prédire qu'ils ne s'en tiendront pas là, et que ces cumeuses expériences auront assurément un brillant lendemain.

CLAUDE ALBARET.

Secaux. — Imprimerie Charaire.

